UN CINÉMA ITINÉRANT ET ÉCOLOGIQUE SILLONNE LA SUISSE ROMANDE
Les cyclistes projectionnistes de Cinéma Sud commencent leur traditionnelle tournée ce soir à Sierre. Des films à voir en plein air les 2 et 3 août à Neuchâtel.

LE MAG été

OPÉRA Dès samedi, l'amphithéâtre romain résonnera des célèbres airs de Rossini.

Un décoiffant barbier à Avenches

La belle Rosina (Lana Kos) et toute la troupe du «Barbier de Séville» s'en donnent à cœur joie dans les arènes d'Avenches. SP-MARC-ANDRÉ GUEX

CATHERINE FAVRE

Des mélodies parmi les plus célèbres du répertoire, une distribution de premier plan, des costumes extravagants, un esprit festif et c'est parti:

«...Figaro qua, Figaro là,
Figaro su, Figaro giù...»

«Le barbier de Séville» déferle sur Avenches dans un torrent de drôlerie, de bonne humeur, du 4 au 17 juillet.

Le baryton roumain Georges Petean explose de toute sa verve dans le rôle de Figaro, l'un des plus virtuoses du répertoire. Le jeune et très remarqué ténor chinois Yijie Shi joue le délicat comte Almaviva, amoureux de Rosina. Mais la belle orpheline, incarnée par la soprano croate Lana Kos, est aussi convoitée par son tuteur, Bartolo (Miguel Sola). Le vieux barbon fomente leurs épousailles avec la complicité du fourbe Don Basilio, derrière lequel se cache le Neuchâtelois Ruben Amoretti. S'en suit une succession d'entourloupes et de quiproquos. Le tout ponctué par l'Orchestre de chambre fribourgeois avec à sa tête Nir Kabaretti et le chœur de l'Opéra de Lausanne.

Qu'il pleuve ou qu'il neige

Pour la première fois dans l'histoire du festival, le spectacle fera la nique aux foudres célestes. Pour éviter la perte sèche de 350 000 fr. essuyée l'été dernier, en cas de pluie, la pièce se donnera dans le grand manège de l'Institut équestre national où 4000 places et un second décor ont été aménagés.

Et quel décor! Eric Vigié, capitaine du festival, tente une fois de plus la difficile équation entre production grand public et audace artistique, en faisant appel au metteur en scène milanais Marco Carniti («Nabucco» en 2013 avec écrans géants et séquences vidéo, c'est lui!).

> **«Un écrin pour des histoires anciennes, des histoires de toujours.»**
> **MARCO CARNITI**
> METTEUR EN SCÈNE

Mais là, rien à voir avec une tragédie antique multimédia, ni même avec quelque décor hispanisant. Dans le cadre magique de l'amphithéâtre, Séville fait place à un village hors du monde, hors du temps, avec des maisons montées sur pilotis et un dispositif de boîtes chinoises mobiles, ondoyantes dans la nuit.

Marco Carniti est un passeur de culture pour qui *«le théâtre représente un outil de poésie»*. Moderniser à tous crins ne l'intéresse pas. Les principaux enjeux de toutes ses créations (opéra, théâtre, mais aussi chorégraphies et films), résident dans une recherche esthétique conçue comme un trait d'union entre passé et présent, *«un écrin pour des histoires anciennes, des histoires de toujours»*. A l'image du «Barbier de Séville» écrit il y a 200 ans.

INFO
Avenches: les 4, 7, 9, 11, 14 et 17 juillet à 21h30, arènes ou grand manège (numéro gratuit dès 14h30: 0800 10 10 20). www.avenchesopera.ch

Une leçon de vie

Après «Rigoletto» en 2011, **Ruben Amoretti** (photo sp) revient à Avenches dans le rôle de l'intrigant Don Basilio. C'est lui qui souffle «La calunnia»: *«...Une petite brise très gentille. Qui, imperceptible, subtile. Légèrement, doucement. Commence, commence à murmurer.»*

Mais «Le barbier de Séville», c'est aussi l'opéra de ses débuts quand, jeune premier, il jouait le comte Almaviva sur les grandes scènes d'Amérique et d'Europe. Cette basse profonde avait alors une voix de ténor léger (la tessiture vocale masculine la plus aiguë du répertoire). Eh oui, difficile à croire!

«Personne ne comprenait ce qui m'arrivait»

Aujourd'hui, l'artiste espagnol, basé à Neuchâtel depuis 25 ans, évoque *«sans problème»* la maladie hormonale et la tumeur au cerveau qui ont bouleversé la tessiture de sa voix, il y a une douzaine d'années. *«Une maladie très rare, comme si j'avais mué une seconde fois. Personne ne comprenait ce qui m'arrivait, moi le premier.»*

Après plusieurs années d'interruption, le chanteur décide de reprendre pratiquement à zéro sa carrière en tant que basse. Un long processus d'apprentissage en solitaire: *«Même si la technique ne change pas fondamentalement, j'avais les réflexes, les attitudes d'un ténor. J'ai travaillé seul car personne n'avait vécu cela. Je dois être le seul chanteur au monde à être passé de ténor léger à basse chantante.»*

Depuis sept ans, le chanteur est à nouveau pleinement dans les circuits professionnels, très sollicité pour les rôles de Méphistophélès: *«Ma carrière va bien.»*

Mais bien sûr, quand il entend «Le barbier», *«ça me fait toujours quelque chose.»* De l'émotion, oui, mais *«aucun regret»*. *«La nature m'a voulu ainsi. C'était difficile à accepter au début et surtout de comprendre ce qui m'arrivait. Mais finalement, c'est une chance. Les basses peuvent chanter beaucoup plus longtemps, ce sont souvent des rôles très intéressants de perturbateurs. Ce qui me convient bien!»* Et de sa voix de basse impressionnante, Don Basilio éclate de rire.

Don Basilio (Rubén Amoretti, à gauche) et Bartolo (Miguel Sola). KEYSTONE

EXPOSITION La galerie Numaga présente le travail de Nele Gesa Stürler, artiste allemande qui a posé ses pinceaux en Suisse.

Peinture et photographie défrichent des parcelles d'infinis

Du bout de ses pinceaux et d'une photographie noir-blanc, Nele Gesa Stürler traque la complexité de la matière, fusionne les réalités. Et les mutations naissent. Elle capte l'interaction des éléments, leur potentialité de métamorphose, elle cristallise les germinations. Les œuvres que Nele Gesa Stürler présente actuellement à la galerie Numaga enrichissent notre regard de visions plurielles. A découvrir jusqu'au 19 juillet.

Née en 1965 en Allemagne, Nele Gesa Stürler a été immergée dans la culture par ses parents. Un jour, elle a choisi d'entreprendre des études de scénographie et ce fut à Vienne. Depuis une dizaine d'années, elle vit en Suisse, en famille, où le besoin de créer l'a suivie irrémédiablement. Actuellement, elle travaille, en solitaire, dans un atelier qu'elle a déniché dans la campagne vaudoise.

Le connu enlace l'inconnu

La nature, le végétal ont pris une grande importance dans la vie et l'œuvre de Nele Gesa Stürler. Le paysage s'organise dans une aura raffinée. Les arbres dansent au bord de la rivière où le levain graphique stimule les transparences et les opacités de la matière. L'enchevêtrement des arbres est dominé par un vert profond. Ici, le connu enlace l'inconnu et le caché dévoile doucement son énigme. Plus loin, une éclosion végétale semble naître sous la vitre d'une serre. Le précis côtoie le confus tandis qu'une respiration latérale s'organise.

L'artiste laisse le soin au spectateur de s'approprier l'image. SP

Ailleurs, d'autres thèmes, l'eau, les vagues, dans une atmosphère bleue aux clartés vibrantes, le corps humain, mettent en exergue la démarche spécifique de l'artiste. En fait, Nele Gesa Stürler convie à un parcours panoramique de son œuvre. Elle part d'une photo noir-blanc et recherche la couleur qui renforcera le contenu et l'intensité du sujet. La peinture sur toile liant acrylique, encre, pigments, sable à la photographie, invite le spectateur à réfléchir sur la recherche de l'artiste.

Mais faut-il savoir? Sans titre, chaque œuvre offre une contemplation de parcelles d'infinis laissant au spectateur le soin d'interpréter.... DENISE DE CEUNINCK

Colombier, galerie Numaga, jusqu'au 19 juillet.

BILINGUISME. Un portail internet a été mis en ligne afin de fédérer les initiatives des associations, des institutions et des services qui participeront à la première journée du bilinguisme le 26 septembre. La plate-forme *www.fri2frei.ch* offre également de nombreuses informations au public.

Un barbiere... di qualita, di qualita!

Jusqu'au 17 juillet, le festival Avenches Opéra présente dans ses arènes le célébrissime *Barbiere di Siviglia* de Rossini.

La mise en scène du *Barbier de Séville* transporte le spectateur dans un autre monde. AVENCHES OPÉRA

SIMON ROSSIER

SPECTACLE. Après *Nabucco* de Verdi en 2013, et *Carmen* de Bizet l'an passé, l'Opéra d'Avenches s'attaque cette fois-ci à l'un des tout grands opéras bouffes, *Le barbier de Séville*. Inspiré de la comédie de Beaumarchais, l'opéra nous enchante de quiproquos, de scènes mordantes et pétillantes. Les rebondissements ne cessent qu'à l'extrême fin de l'œuvre, lorsque le comte Almaviva, aidé par son malicieux serviteur Figaro, marie sa bien-aimée au nez et à la barbe *(sic)* du vieux docteur Bartolo.

La musique, tantôt légère et piquante, tantôt puissante et dynamique, est assurée par l'Orchestre de chambre fribourgeois, dirigé pour l'occasion par Nir Kabaretti. Quant à la mise en scène de Marco Carniti, elle propose un décor intemporel, épuré, et exploité de manière ingénieuse, jusqu'au spectaculaire.

Une distribution de qualité

De manière générale, l'orchestre et les différents solistes offrent une belle homogénéité. Les ralentis et les changements de tempo se font de manière attentive, et l'équilibre entre la musique et les voix est toujours respecté. Certains tempi peuvent paraître un peu lents, comme le fameux air *Largo al factotum* que Figaro entame lors de son entrée, mais cela permet au barbier, alias George Petean, d'avoir une excellente diction, et de briller, non sans humour, dans ce passage virtuose. Ce dernier offre, outre une voix puissante et vigoureuse, une présence scénique épatante: ses mimiques et sa gestuelle font de lui un barbier excentrique et jovial qu'on ne se lasse pas d'entendre et de regarder.

Tout aussi drôle et plaisant est le personnage du comte Almaviva, joué par Yijie Shi, qui incarne parfaitement chacun de ses travestissements, notamment celui du soldat ivre, faisant une entrée fracassante chez Bartolo. Mais le comte sait aussi chanter son amour pour Rosine, interprétée par Lana Kos, comme lors de sa sérénade *Ecco ridente in cielo*, chantée passionnément sous la fenêtre de l'amante. De son côté, Lana Kos campe une Rosine énergique, fougueuse et malicieuse. Avec un souci de la justesse des notes dans les passages virtuoses, sa voix claire conquiert Almaviva... et le public des arènes.

Décors enchanteurs

La mise en scène de Marco Carniti plonge le spectateur dans un univers à part, hors du temps. Montées sur pilotis, plusieurs petites maisons blanches, légères et amovibles, représentent le village de Séville. A l'intérieur, différentes pièces, une chambre, un salon, qui parfois se joignent à la maison principale pour en augmenter la taille. Ainsi, les changements de décor se font rapidement et rendent le spectacle fluide et dynamique.

Ces décors blancs, virginaux, permettent aussi des éclairages colorés, bleu lors de l'orage qui s'abat sur le village dans la seconde partie, rouge pour l'invraisemblable final du premier acte, où toutes les voix se mêlent dans un crescendo rossinien et une confusion savamment organisée.

Aux décors épurés s'ajoutent des costumes baroques et des objets fantasques, pour un contraste détonnant. Quel effet de voir arriver l'éminent barbier sur un char à la romaine, orné de deux immenses ciseaux, le tout tiré par des valets coiffés d'une crête démesurée, faisant office de crinière…

En alliant poésie et extravagance, aussi bien en musique que sur scène, la nouvelle production d'Avenches propose un voyage comique et enchanteur. Et les arènes de compléter la magie de ce spectacle… de qualité, de qualité! ■

Prochaines représentations les 9, 11, 14 et 17 juillet à 21 h 30

Etroite surveillance du canton

LES PEUPLIERS. Le Conseil d'Etat suit attentivement la situation à l'Institut Les Peupliers au Mouret. Dans une question, Andréa Wassmer (ps, Belfaux) s'inquiétait des quelque 50 collaborateurs qui ont été licenciés ou ont démissionné depuis 2009. Pour la députée, «cet état d'instabilité met en danger la prise en charge des enfants et des jeunes accueillis dans l'institution».

«A aucun moment, les enfants ou les jeunes placés aux Peupliers ne se sont trouvés en danger», estime le Gouvernement. Il reconnaît que des conflits opposent certains membres du personnel à la direction depuis plusieurs années. Mais il se refuse à toute généralisation. Et assure que l'inspectorat du Service de l'enseignement spécialisé et des mesures d'aide (SESAM) s'est toujours inquiété du bon fonctionnement des classes et de l'internat. Il a mis en place des mesures d'accompagnement pour aider et appuyer l'institution dans sa gestion.

Toutefois, Les Peupliers demeurent une institution privée. «Il appartient au conseil de fondation et à la direction de gérer le problème de rotation du personnel», souligne le Conseil d'Etat. Pour assurer son rôle de surveillance, le canton planifie des visites régulières par l'intermédiaire de l'inspectorat de l'enseignement spécialisé. Afin de prévenir toute nouvelle situation de crise, il va instaurer un processus de coordination de l'accompagnement et de la surveillance. **DM**

Conflits d'intérêt en ligne de mire

LÉGISLATION. La Direction des institutions, de l'agriculture et des forêts (DIAF) met en consultation un avant-projet de loi en matière de droit foncier rural. Ce texte constitue une mise en application de la loi fédérale. Il introduit principalement de nouvelles règles pour prévenir et éviter les conflits d'intérêt. Il propose également des modifications sur le plan organisationnel.

Les membres de l'Autorité foncière cantonale, le personnel du secrétariat ainsi que d'éventuels mandataires devraient s'abstenir à l'avenir de toute opération qui pourrait leur permettre de tirer parti pour leur usage personnel d'informations obtenues dans le cadre de leur activité. Pour éviter une rigueur disproportionnée, certaines dérogations pourront être accordées. L'avant-projet prévoit également de confier à une autre direction que la DIAF le contrôle de fond des décisions rendues par l'Autorité foncière cantonale. La consultation dure jusqu'au 21 septembre. **DM**

En bref

CHÔMAGE

Diminution de 0,2 point en juin

Le taux de chômage a poursuivi sa baisse le mois dernier dans le canton de Fribourg. Il s'élève désormais à 2,6% de la population active, soit une diminution de 0,2 point par rapport à mai. Selon un communiqué du Service public de l'emploi, cette amélioration est liée à des facteurs saisonniers. La Veveyse enregistre la baisse la plus marquée du canton (−0,4 point), suivie de la Gruyère (−0,3 point) et de la Sarine (−0,2 point). La diminution du nombre de chômeurs s'observe principalement dans le domaine de la construction. En Suisse, le chômage a également poursuivi sa baisse en juin pour le cinquième mois consécutif malgré le franc fort. Le taux recule de 0,1 point à 3,1%.

SÉCHERESSE

Il faut ménager les cours d'eau

Dans un communiqué diffusé mardi, le canton invite à suspendre ou à réduire, sur une base volontaire, tous les prélèvements d'eau dans les rivières et les ruisseaux. Ce message s'adresse en premier lieu aux bénéficiaires d'autorisation de pompage. Avec la période de canicule, la température des eaux de surface a considérablement augmenté, mettant en danger la faune piscicole. Si la situation perdure, le canton se verra contraint d'interdire formellement les prélèvements dans les eaux de surface.

FRIBOURG

Trente-trois films sous les étoiles

Comme chaque été, la forteresse du Belluard s'ouvre au septième art. La 21e édition de l'open air cinéma de Fribourg aura lieu du 16 juillet au 18 août prochain. Quelque 33 soirées sont prévues sous les étoiles, avec une programmation qui mêle avant-premières et grands succès de ces derniers mois. Le 4 août, la réalisatrice Belinda Sallin permettra de découvrir une autre face de Giger dans le cadre de la projection *Dark star - HR Gigers Welt*. Les frères Guillaume seront présents le 27 juillet: la projection de leur *Conte des sables d'or* sera accompagnée d'une sélection de courts métrages.

CHEYRES

Un festival gratuit les pieds dans l'eau

De vendredi à dimanche, la plage de Cheyres accueille un festival gratuit. Une vingtaine de concerts de tous styles, des animations pour les enfants, des performances de cirque et un tournoi de beach-volley sont prévus. La programmation musicale privilégie la diversité et la découverte. Le groupe britannique Kill it Kid, qui a joué sur les plus grandes scènes d'Europe, constitue la tête d'affiche de cette 9e édition.

Aucune nouvelle trace détectée

CAPRICORNE ASIATIQUE. Les contrôles menés ce printemps à Marly n'indiquent aucun nouveau foyer de capricornes asiatiques. Quelque 348 parcelles et environ 2000 arbres ont été contrôlés par des arboristes et des chiens renifleurs. Aucun insecte adulte, aucune larve, aucun œuf ni aucune trace récente n'ont été trouvés.

Quelques éléments suspects ont été découverts dans une des deux zones proches des noyaux de l'infestation: ils pourraient toutefois dater de 2014, indiquent les spécialistes. Les arbres examinés n'étaient pas contaminés.

Après la découverte de deux foyers de capricornes asiatiques à Marly l'année dernière, ces résultats sont encourageants. La stratégie mise en place semble déployer ses effets. «Mais il faut rester attentif, avertissent les spécialistes dans un communiqué, car des larves peuvent être quasiment invisibles dans le bois et les insectes adultes ne ressortir que cet été ou l'été prochain.» Les contrôles vont donc se poursuivre.

Le canton maintient son appel à la vigilance. Tout élément suspect doit être annoncé au Service phytosanitaire (026 305 58 65). Le capricorne asiatique, importé par négligence de Chine, présente de longues antennes, un dos noir et lisse parsemé de taches blanches ou jaunes. Il mesure entre 3 et 3,5 cm de long. **DM**

Cinq candidats dont deux ex-UDC

UDF. L'Union démocratique fédérale (UDF) présente cinq candidats en vue des élections au Conseil national de cet automne. Apparenté à l'UDC, le parti soutiendra Emanuel Waeber dans la course aux Etats. L'UDF souhaiterait dépasser le 1% de suffrages, même si cet objectif semble ambitieux, eu égard au nombre de candidats en lice. En 2011, la formation avait recueilli 0,7% des voix.

Sur sa liste, l'UDF pourra compter sur deux anciens membres de l'UDC: Jacques Deillon avait été président des jeunes démocrates du centre fribourgeois et Ivan Thévoz est conseiller communal à Russy. Les deux partis partagent une vision identique sur la plupart des sujets. «A part le côté chrétien, nous menons la même politique», estime le président de l'UDF, José Lorente. La liste n'a pas pu être complétée en raison de deux désistements de dernière minute.

ÉLECTIONS FÉDÉRALES 2015

Le programme de l'UDF, basé sur la Bible, n'a pas évolué. Il soutient notamment la famille traditionnelle. Le parti appuie également l'initiative de l'UDC contre le Centre islam et société de l'Université. Il dispose de 15000 francs pour faire campagne. **DM**

Conseil national: José Lorente, hôtelier, Bulle, 1956; Philipp Eichenberger, entrepreneur, Bösingen, 1977; Ivan Thévoz, arboriculteur, Russy, 1988; Walter Gertsch, gérant, Morat, 1958; Jacques Deillon, étudiant, Lovens, 1989.

Charme, Schalk und etwas Geistigkeit

Die Oper Avenches schenkt dem Publikum einen rasanten, lebendigen **Opernabend** mit Rossinis bezaubernder Musik und mit einer rassig-quirligen Inszenierung in der Arena sowie einem überzeugend-lustvollen Sängerensemble.

HUBERT REIDY

v. l.: Berta (Carine Séchaye), Graf Almaviva (Yijie Shi), Rosina (Lana Kos), Bartolo (Miguel Sola) und Basilio (Rubén Amoretti). Bild Aldo Ellena

Die Lust am Komödiantischen, am Spott, die schalkhafte Kritik an einer nicht immer gesunden Gesellschaft, ganz in der Tradition einer bezaubernden «Commedia del arte», die Macht des Geldes, gepaart mit Charme und Esprit und der Freude an den kleinen menschlichen Schwächen: Sie nehmen das Publikum in der Arena Avenches sofort gefangen. Gioachino Rossinis «Barbier von Sevilla» wird bis 17. Juli noch fünf Mal gespielt.

Ein Blick in die spätabendliche Arena: südländische, ausgelassene Stimmung, Sevilla, südländische Temperaturen. Die Bühne (Bühnenbild: Emmanuelle Favre) wirkt vorerst wirr, ungeordnet, mit willkürlich angelegten weissen, transparenten Häuschen auf «Räderstelzen» – wie Pfahlbauten. Bei den ersten Takten der Ouvertüre wird die Arena allmählich belebt durch Statisten, den Chor, die unterschiedlichen Charaktere der auftretenden Personen. Und es entwickelt sich ein emsiges Treiben, ohne übertriebenen Aktionismus: Der Regisseur Marco Carniti schickt Männer mit Velos, mit Stühlen, mit Leitern, mit Schubkarren, meist in Weiss getüncht, oft in ästhetischen Posen, auf die breite Bühne.

Poetische und betriebsame Stimmungsbilder wechseln sich ab, alte Kostüme und aktuelle, moderne Gegenstände ergänzen sich wie selbstverständlich. Lichteffekte tauchen die Häuser in Weiss oder Rot, einzelne unaufdringliche, publikumswirksame Projektionen bevölkern das Museum im Hintergrund und untermalen die Handlungen der Protagonisten – es fallen Geldmünzen in die Arena, Google-Symbole zu Basilios iPad, bewegte Lippen zu Bartolos überströmendem Redeschwall, Regentropfen bei der Gewitterszene.

Die Häuser werden von Statisten gedreht, zum Teil in tänzerisch-eleganten Aktionen, und statt einer Drehbühne lassen sich die sich drehenden «Häuser» in immer neuen Kombinationen als Zimmer des Dottore Bartolo verwandeln. Und hier, in diesen Räumen, entspinnt sich die köstliche Komödie.

Immer wieder Figaro

Eine einfache, turbulente Handlung: Der in Sevilla allgegenwärtige Barbier Figaro verhilft einem vorerst ungeschickten Grafen Almaviva, die geliebte Rosina aus den Fängen ihres alternden Vormunds, Doktor Bartolo, zu entreissen. George Petean nimmt als Figaro die ganze Bühne in Beschlag. Fulminant der erste Auftritt des Barbiers: Selbstherrlich erscheint er auf seinem mächtigen, mehrspännigen «Scheren-Wagen» und inszeniert fortan wie ein Feldherr die Aktionen «seiner Spielfiguren».

Mit flexibler, voluminöser Baritonstimme schmiedet er die köstlichen Verwirrspiele, ein Schauspieler und Komödiant, der seine Stimme differenziert ausbreitet. Als Gegensatz dazu der chinesische Tenor Yijie Shi: fast zerbrechlich, doch agil schlüpft er mit schlanker, sicherer Tenorstimme in die Rolle des Grafen Almaviva und entwickelt sich vom unsicheren Liebhaber zum kleinformatigen Don Juan, der immer bewusster seinen Reichtum und seine Gunst als Mittel der Verführung einsetzt und sich schliesslich mit seiner Rosina listig vermählen darf. Eine liebenswürdige, doch kecke Rosina, eine selbstbewusste, moderne Frau verkörpert die hervorragende kroatische Sängerin Lana Kos. Sie löst sich unverfroren aus ihrer «Gefangenschaft» und betört mit virtuos-sicheren Koloraturen, mit einer farbigen, dynamisch reichen Stimme und einer starken, verführerischen Ausstrahlung.

Miguel Sola gestaltet die Rolle des Bartolo als tollpatschigen, grobschlächtigen Doktors, sonor, doch etwas gleichförmig. Und der pfiffige Musiklehrer Basilio kleidet sich nicht nur schwarz, sondern verblüfft mit ebenso schwarzer, tiefer, durchdringender Stimme. Bedauernswerte Unterwürfigkeit und leicht überzeichneten, leeren Aktionismus spielen Carine Séchaye (Berta) und Yaël Rion, unschuldig, gekonnt.

Kammerorchester

Der israelische Dirigent Nir Kabaretti leitet das überzeugende Freiburger Kammerorchester mit klarer, engagierter Gestik, schält – soweit vom zugewiesenen Platz genügend beurteilbar – die vielfältigen, bunten Klangfarben des Orchesters sensibel heraus, übertönt die singenden Rollenträger nie. Er fördert mit eher gemässigten Tempi die Textverständlichkeit der Solisten und des flexiblen, sonoren, ausdrucksstarken Chores der Oper Lausanne unter der Leitung von Pascal Mayer.

Zum Stück

Die Opera in der alten Römerarena

Der «Barbier von Sevilla»: ein dichter Abend, eine fesselnde, ausgezeichnete, lebendige, packende Aufführung mit kompetenten Ensembles, mit vielen Stärken und wenigen, unbedeutenden Schwächen. Und eine Aufführung in einer wunderbaren, sommerlichen Atmosphäre, mit Vogelstimmen, einem unwirklich bezaubernden Mondschein. 2016 wird Giacomo Puccinis «Madame Butterfly» ein hoffentlich zahlreiches Publikum anlocken. *hr*

Daten der kommenden Aufführungen des «Barbiers von Sevilla»: 7., 9., 11., 14. und 17. Juli um 21.30 Uhr. Bei schönem Wetter in der Arena Avenches, bei unsicherem Wetter in der Halle des IENA in Avenches.

Am Offspring-Abend hat es noch Tickets

Drei Abende des Festivals «Rock Oz'Arènes» sind schon ausverkauft, Tickets hat es nur noch für zwei Abende.

AVENCHES «Rock Oz'Arènes» bietet noch Billetts für zwei Konzertabende an. Drei Abende des Festivals in Avenches sind bereits ausverkauft. Dies teilen die Veranstalter in einem Communiqué mit.

Donnerstag und Freitag

Tickets hat es noch für die Konzerte vom Donnerstag, 13. August, und Freitag, 14. August. Am Donnerstag treten die Gruppen The Offspring, Shaka Ponk, Paloma Faith und Jimmy Cliff auf die Bühne in der Arena des Amphitheaters in Avenches. Nach 2009 haben die Organisatoren die US-Punkrock-Veteranen von Offspring zum zweiten Mal als Headliner verpflichten können. Die Band hat ein neues Album im Handgepäck. Der Freitagabend ist für Fans der elektronischen Tanzmusik reserviert.

Ebenfalls erhältlich sind noch Abonnemente für die Dauer von vier Tagen. Mit dem Pass können auch die bereits ausverkauften Konzertabende besucht werden. *emu*

Drei neue Professoren für die Universität

FREIBURG Das Rektorat der Universität hat der Anstellung von Michael Mayer zum ordentlichen Professor für Biophysik im Adolphe-Merkle-Institut zugestimmt. Der gebürtige Deutsche tritt seine Stelle am 1. Oktober an. Er ist als Professor für Biophysik an der Universität Michigan tätig. Claudia Leopold wird ab 1. September eine Professur in der Lehrerbildung übernehmen. Sie forscht und lehrt am Institut für Psychologie in Bildung und Erziehung in Münster. Der Fokus ihrer Forschungstätigkeit liegt bei Lernprozessen. Bernard Ries schliesslich wird per Anfang August assoziierter Professor am Departement für Informatik. Der Luxemburger lehrt in Paris und beschäftigt sich mit den theoretischen und praktischen Aspekten verschiedener Teilgebiete der Mathematik. *fca*

Acht neue Skulpturen in Ependes

Seit 2007 gibt es den Skulpturenweg der Vereinigung Aveam quer durch das Dorf Ependes. Immer wieder wird er um neue Werke erweitert. Dieses Jahr gibt es acht neue Statuen, die diesen Samstag an der Vernissage präsentiert werden.

CARINE MEIER

EPENDES Überall im kleinen Dorf Ependes auf dem Hügel hinter Marly stehen oder hängen Metall-, Stein- und Holzskulpturen. Sie alle gehören zum Skulpturenweg der Vereinigung Aveam, und manche von ihnen gibt es schon seit acht Jahren.

«Der Weg ist ein Schaufenster, keine Ausstellung», erklärt Michel Riedo, Künstler und treibende Kraft hinter dem Projekt. Kunstschaffende könnten ihre Werke gratis entlang des Weges aufstellen und sie später wieder abholen, sobald sie sie verkauft hätten. Dann stellen die meisten ein neues Werk zur Verfügung. So ist der Skulpturenweg ständig im Wandel. Dieses Jahr erfährt der Skulpturenweg zum zweiten Mal eine systematische Vergrösserung. Gegründet im Jahr 2007, wurde er schon 2011 um mehrere Skulpturen erweitert (die FN berichteten).

Afrikanische Vögel

Besonders sind in diesem Jahr zum Beispiel die Werke des Künstlers Tuckson, der ursprünglich aus Simbabwe stammt. Er schafft mit afrikanischen Techniken Vogelskulpturen aus Eisen und Stein.

Einziger Deutschfreiburger, der an dem Projekt teilnimmt, ist Manfred Zurkinden aus Düdingen. Sein Werk heisst «Die Zwillinge» und besteht aus einem Steinquader und einem ähnlich geformten Stück Altmetall. Auch Künstler aus der bernischen oder waadtländischen Nachbarschaft zeigen neben den Freiburgern ihre Kunstwerke in Ependes.

«Die Leute im Dorf sind sehr interessiert, sie helfen beim Aufbau mit und manche Skulpturen stellen wir sogar in private Gärten», erklärt Monique Durussel, Mitglied des fünfköpfigen Vorstands von Aveam. Der 2,5 Kilometer lange Weg kann das ganze Jahr über Tag und Nacht besucht werden. Falls man sich trotz Karte verläuft, zeigen orange Fussabdrücke den Weg an.

Vernissage: Sa., 11. Juli, 16 Uhr, vor dem Gemeindesaal Ependes. www.aveam.ch

Das Kunstwerk von Manfred Zurkinden aus Düdingen. Bild Charles Ellena

Trommeln bis zur totalen Erschöpfung

MURTEN Der 19-jährige Andrew ist Schlagzeuger an der renommiertesten Musikschule in New York City. Der Lehrer Terence Fletcher nimmt das junge Talent unter seine Fittiche. Aber der Jazzmusiker Fletcher ist ein Tyrann, ein Verfechter eiserner Disziplin. Er tut alles, um seine Schüler bis ans Äusserste zu treiben, lässt sie stundenlang Takte wiederholen, bis die Finger bluten, und spielt sie gegeneinander aus. Der ehrgeizige Andrew gerät leicht in seine Fänge, widmet sich ganz dem Erfolg, bis der Druck zu gross wird. Der dreifache Oscargewinner «Whiplash» wird heute Abend im Openair-Kino in Murten gespielt. *cm*

Openair-Kino Murten, Stadtgraben.
Di., 7. Juli, ca. 21.30 Uhr: «Whiplash».

Kultur

In der Arena funktioniert ein Kammerspiel nur unter Zuhilfenahme von Vergrösserung. Foto: zvg

Die Pfahlbauer von Sevilla

Nach «Carmen» lebt Andalusien in Avenches weiter: Rossinis «Barbiere di Siviglia» wird zum Triumph.

Peter König

Man hatte keinen Aufwand gescheut, sogar ein wochenlanges Hitzehoch hatten die Veranstalter bestellt, um das Römertheater von Avenches authentisch aufzuheizen. Man durfte sich füglich in Andalusien wähnen, auch wenn der Glutofen gegen Abend nachliess. Für den Fall eines Hitzegewitters war nun vorgesorgt, doch der Ersatzspielort in der Pferdesporthalle Iena musste nicht in Anspruch genommen werden. Vergessen die Regennächte früherer Jahre, die Vorstellungen hatten platzen und Tausende frieren lassen, an der Barbier-Premiere fror niemand. Neben Sevilla gab es leider noch einen anderen Bezug zur «Carmen» von 2014: Franck Ferrari, damals der Escamillo, ist soeben mit nur 52 Jahren verstorben – ihm widmete das Festival die Premiere.

Kammerspiel im grossen Rahmen

Beaumarchais' Komödie «Le Barbier de Séville ou la Précaution inutile» wurde 1775 uraufgeführt, 17 Jahre vor Gioachino Rossinis Geburt. Bei der Premiere dessen gleichnamiger Oper 1816 war Beaumarchais schon 17 Jahre tot, er erlebte weder Rossinis anfänglichen Miss- noch späteren Welterfolg. Erfolg ja, aber in der Arena? Emmanuelle Favres Dekors sahen zu Beginn noch recht öde aus; graue, stilisierte Häuser auf Stelzen standen herum, als sollte ein Grossmodell die Wohnweise der Pfahlbauer erklären. Doch wie so oft änderte sich das mit einbrechender Dunkelheit rasch. Das Leitungsteam ist das gleiche wie beim «Nabucco» vor zwei Jahren. Dort wurde der Videoeinsatz übertrieben; nun war Francesco Scandale gemässigter – und origineller. So kreiste während Basilios Verleumdungsarie das leicht abgewandelte Logo eines Internetkonzerts auf der Turmfassade, den Ensemble-Wirrwarr im zweiten Akt illustrierte ein filigranes Uhrwerk. Auch riesige Regentropfen durften nicht fehlen, denn, welche Ironie, im Stück gibt es ja ein Gewitter. Grossen Anteil am Zauber haben die nun farbig illuminierten Häuser, die wie grosse Laternen wirken.

Geigende Minnesänger

Regisseur Marco Carniti weiss: In der Arena funktioniert ein Kammerspiel nur unter Zuhilfenahme von Vergrösserung, Vervielfachung und Choreografie. Er hat hundert Einfälle: Figaros Kutsche im Design riesiger Scheren, Rad fahrende Choristen, eine Rotkreuz-Sänfte für den angeblich kranken Basilio. Die Blässe der Dienerfiguren liegt am Stück und ist weder Carine Séchaye (Berta, mit achtbarer Arie) noch Yaël Rion (Ambrogio) anzulasten. Sie werden jedoch nicht lustiger durch die bemühte Dauerbeschäftigung mit nutzlosen Verrichtungen. Dafür muss man auf die Glanzidee, die drei Dutzend von Almavivas angeheuerten Minnesänger mit Geigen auszustatten, erst mal kommen. Und es gibt viel Action ohne billigen Klamauk. Solisten und Chorleute werden geführt, nicht nur hingestellt. Es durfte viel gelacht werden, so kurz wie diese drei Stunden kam einem keine Premiere in Avenches vor.

Klamauk und Klasse

Zum Lachen brachte auch das Ensemble. Die gute Laune beim Umkleiden auf offener Szene – schrill und bunt Amélie Reymonds Kostüme – steckte das Publikum gleich mit an. Rossini hat allen Hauptfiguren dankbare Auftrittsszenen beschert, sogenannte Kavatinen, als wohl berühmteste Figaros «Largo al factotum». Georges Petean, ein Komödiant reinsten Wassers, singt sich damit in die Herzen aller. Mit Rosinas Evergreen «Una Voce poco fa» setzt sich Lana Kos perfekt in Szene, kapriziös und grazil. Stimmtechnisch ohne Probleme neigt sie zu Verhärtungen und ihre Höhe zu Schärfen. Von solchen gänzlich frei sind die Spitzentöne des chinesischen Tenors Yijie Shi, einem wahren Akrobaten des hohen C. Sein Rollendebüt als Almaviva fällt triumphal aus. Als Figur muss man den Bartolo nicht liebhaben, aber der stimmgewaltige und urkomische Miguel Sola verleiht ihm sogar sympathische Züge, sein Falsett und andere Einlagen finden grossen Anklang. Ruben Amorettis Basilio ist nicht nur schwarz kostümiert, sondern auch stimmlich von rabenhafter Schwärze bis in tiefste Lagen.

Magische Mondnacht

Bewährt die Kräfte im Graben: Dirigent Nir Kabaretti gibt der Partitur jene luftige Leichtigkeit, die Rossini auszeichnet. Das Freiburger Kammerorchester musiziert vortrefflich ausbalanciert; als kurz vor der Pause ein brummender Lautsprecher stört, wird unbeirrt durchgespielt. Pascal Mayers Lausanner Opernchor agiert munter und singt klangschön und homogen. So verging dieser Rossini-Abend im Flug, man darf mit Figaro von einem «Barbiere di Qualità» sprechen. Damit ist das Festival von Avenches dort, wo es hin will: endlich wieder einmal begünstigt vom Wetter, mit kühner Werkwahl und einem Ensemble erster Güte erfolgreich. Als sich kurz vor Mitternacht der noch fast volle Sommermond unwirklich gross über die Arena schob, war der Zauber vollkommen. Ein solcher Opernabend ist magisch, und hoffentlich werden weitere folgen: Nächstes Jahr geht die Reise nach Japan, man spielt Puccinis «Madama Butterfly».

Vorstellungen am 7., 9., 14. und 17. Juli, je 21.30 Uhr, um 1 Uhr Bus nach Bern. www.avenchesopera.ch

Kurz & kritisch

Film

In «Métamorphoses» wird die bekannte Welt verwandelt

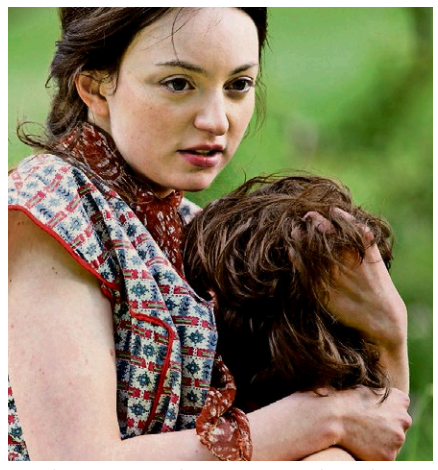
Lateinlehrer aller Länder, atmet auf! Es gibt nun das Riesenverswerk «Metamorphosen» von Ovid als Spielfilm mit vielen nackten Darstellern und einigen interessanten Tieren.

Europa, eine undurchdringliche Jugendliche und offenbar eine Aussenseiterin an ihrer Schule, steigt in den Truck des Jupiter ein und wird von ihm in das Reich hinübergefahren, wo die Götter aus Menschen Rinder machen oder ein Büschel Schilfrohr. Der Prolog, in dem ein Jäger in seine Beute verwandelt wird, umreisst das Erzählprinzip der schroffen Montage, die zwei Liebende in zwei Löwen verzaubern kann – einfach dadurch, dass auf die Einstellung einer Menschenhaut das Bild eines Tierfells folgt.

Man glaubt es gerne und sofort, denn der Franzose Christophe Honoré hält sich in «Métamorphoses» weniger mit Text-Exegese auf, sondern verpflanzt die antike Dichtung in die klebrige, südliche Hitze des gegenwärtigen Frankreich. Am Anfang ist es fast ein rohmersches Umherschweifen bei diesen jugendlichen Laiendarstellern aus verschiedensten kulturellen Milieus. Aber nach und nach kommt die Wirklichkeit von Vorort und Einkaufszentrum ins Bild, und man kann da auch an den skurrilen Lokalrealismus eines Bruno Dumont («P'tit Quinquin») denken. Honoré ist etwas prätentiöser in seiner gelegentlichen Kunstsinnigkeit, aber seine Bilder sind sinnlich und von eigenem Zauber. Argus, ein von digital eingefügten Augen übersäter Schönling, liegt lasziv im Gras; Bacchus, diese Partynudel, hält junge Frauen in den Armen und im nächsten Moment drei Fledermäuse; und überhaupt ist die Nacktheit der Schauspieler – und der Tiere – von einer Unbekümmertheit, wie man sie selten sieht.

Man kann in der Verwandlungskunst von «Métamorphoses» einen zeitgemässen Hang zum Animismus finden, aber mehr noch ist das ein Film über polymorphe Sexualität und Identität. Und damit ein ins Archetypische gerücktes Bild einer vielförmigen, kreolischen Gesellschaft, in der die Hybriden leben: multiethnisch, queer, mit Fell und mit Hörnern. Auch ein Hintersinn: Das Gemisch der Kulturen ist so gegenwärtig wie das Mythische, beides lebt mit uns zusammen – in unserer Mitte und am äussersten Rand der bekannten Dinge.
Pascal Blum

Der Film läuft in Bern im Kino im Kunstmuseum.



Ovids Europa im heutigen Frankreich: «Métamorphoses». Foto: Jean-Louis Fernandez

Berner Kultur

Bühne

Boll

Hin und Her. Ein witzig-poetisches Stück über eine neutrale Brücke im Niemandsland zwischen zwei Staaten. Freilichttheater Lindental, Lindentalstrasse 32. 20.15.

Dies & Das

Bern

Stadtführung: Offizieller Altstadtbummel. Die Stadt zu Fuss entdecken (UNESCO-Welterbe) Treffpunkt: Tourist Information im Bahnhof. Bern Tourismus, Tourist Information im Bahnhof, Bahnhofplatz 10 a. 11.00. T

Stadtführung: Offizielle Zytglogge (Zeitglockenturm)-Führung. Das erste westliche Stadttor (1218 - 1256) der Berner Altstadt mit seinem bald 500-jährigen Uhrwerk. Treffpunkt: Zytglogge (Zeitglockenturm), Seite Kramgasse. Bern Tourismus, Tourist Information im Bahnhof, Bahnhofplatz 10 a. 14.30.

Ostermundigen

Montags Meditation. Abend Meditation SEVEN-Ayurveda, Schermenweg 157. 18.00.

Riggisberg

Villa Abegg - In den Salons eines Sammlerpaares. Geführte Rundgänge in Kleingruppen von max. 5 Personen durch das ehemalige Wohnhaus von Werner und Margaret Abegg, den Gründern der Abegg-Stiftung. Reservation: 031 808 12 01. Abegg-Stiftung, Werner Abegg-Strasse 67. 14.35, 15.30, 16.30.

Spiegel

Jassen und andere Gesellschaftsspiele. Alle Jass- und Spielfreunde sind ganz herzlich eingeladen. Kirchgemeindehaus Spiegel, Spiegelstrasse. 14.00.

Feste

Bern

Salsawoche muévete 20-jähriges Jubiläum!!! . Ein breites Rahmen- und Kursprogramm mit lateinamerikanische Küche, DJs und Fiestas im Garten bernau! Auch für Nicht-Tänzer! Villa Bernau, Seftigenstrasse, Wabern 243. 16.30.

Kinder/Jugend

Bern

Berufe im Museum: Präparator. Ein Blick hinter die Kulissen Naturhistorisches Museum der Burgergemeinde Bern, Bernastrasse 15. 14.00., ab 8 Jahren, Anmeldung erforderlich031 961 22 85; jugend@iz-eichholz.ch

Wabern

Berufe im Museum: Präparator. Ein Blick hinter die Kulissen Infozentrum Eichholz, Strandweg 60. 14.00., Anmeldung erforderlich031 961 22 85; jugend@iz-eichholz.ch

Klassik

Thun

Kultur im Seepark Classics: Zakhar Bron Chamber Orchestra. die Geigenstars der nächsten Generation Congress Hotel Seepark, Seestr. 47. 17.30.

Literatur

Bern

Ferien in der Kornhausbibliothek. 106 Stunden pausenlos geöffnet Kornhausbibliothek, Kornhausplatz 18. 14.00.

Ferienlektüre. Ferienlektüre vorgelesen von unseren Kundinnen und Kunden. Ob Reisebericht, Krimi, Romanze, Gedichtband oder Kindergeschichten: Kundinnen und Kunden stellen ihre Lieblingsferienlektüre vor. Kornhausbibliothek, Kornhausplatz 18. 14.00., Anmeldung erforderlichinfo@kornhausbibliotheken.ch

Sounds

Düdingen

Two Gallants (US). Two guys, big sound, folk, punk, blues! Bad Bonn, Bonn 2. 21.00.

Vorträge

Bern

Wissenschaftscafé: «Es lebe der Sport...». Eintritt frei. Thalia Bücher, im Loeb, 2. UG, Spitalgasse 47 / 51. 17.30.

Zirkus

Spiez

Circus GO - Circus für Dich. Ein hinreissendes Circuserlebnis erwartet Sie im Schweizer Traditionscircus mit integriertem Circusrestaurant.
Circus Go «Circus für Dich», Bucht. 20.00.

Kulturnotizen

Film

Diana Douglas gestorben

Diana Douglas, die Ex-Frau von Kirk Douglas und Mutter von Michael Douglas, ist 92-jährig gestorben. Sie spielte in über zwanzig Filmen mit, etwa in «The Indian Fighter». Ihren letzten Auftritt hatte sie 2003 in der schwarzen Komödie «It Runs in the Family». *(sda)*

Weltkulturerbe

Neue Unesco-Welterben

Die UNO-Kulturorganisation Unesco hat bei ihrer jährlichen Konferenz neue Stätten auf die Welterbeliste aufgenommen. Dazu gehören unter anderen die Weinbauparzellen im französischen Burgund und die Weinberge der Champagne, die Speicherstadt und das Kontorviertel in Hamburg und der botanische Garten in Singapur. *(sda)*

ch-akzent oper

Ein Sommernachtstraum

Rossinis «Barbiere» in Avenches

Bild: Marc-André Guex / Avenches Opéra

Subtiler Humor: Lana Kos (Rosina) und George Petean (Figaro).

Wie Pfahlbauten schweben die Häuschen über der Bühne, aber sie stehen auf geräuschlosen Rollen, werden immer wieder herumgewirbelt und verstellt. Durchsichtig wie Papier wirken ihre Wände, alles ist luftig und leicht, transparent und offen, schwebend und von einer gewissen verzauberten Unwirklichkeit in dieser neuen Produktion für Avenches, für die Emmanuelle Favre die Bühne baute. Marco Carniti, der vor zwei Jahren hier schon Verdis «Nabucco» inszenierte, vermeidet jede Verankerung in einem konkreten Ambiente. Zu den Klängen der Ouvertüre versammeln sich die Darsteller zwischen den Pfahlbauten, diskutieren über Kostüme und rauchende Bühnenarbeiter. Wenn das Spiel um Rosina und den verkleideten Conte auf Freiersfüssen, um den trotteligen Bartolo und den raffinierten Figaro beginnt, entschwebt alles in die quasi entmaterialisierten Luftigkeit eines poetisch verzauberten Sommernachtstraums.

Selbst dem Bartolo würde man in dieser liebevollen Lesart attestieren, dass er weniger der eifersüchtige, geldgierige Alte ist, als den ihn die meisten Inszenierungen zeichnen, sondern gutmütig brummelnd das Intrigenspiel um ihn herum zulässt. Der flache, eindimensionale Charakter der typischen Komödienfiguren und der oft derbe Humor des Beaumarchais-Stoffs aus dem Sterbini für Rossini den «Barbiere» zum Libretto formte, ist also in Marco Carnitis Inszenierung vielfältig aufgebrochen zugunsten eines poetischen Essays über die Kraft der Liebe.

Dass der Witz von Rossinis Intrigenkomödie dabei abhanden käme, hat Carniti gleichwohl verhindern können: Ständig sorgen kleine Gags und liebevoll herausgearbeitete Theater-Gesten für Lacher und Schmunzeln. So leicht wie das Ambiente ist Carnitis subtiler Humor und er kann auf die Fähigkeiten der Darsteller zählen. Vor allem Miguel Sola als Bartolo ist fast ständig, wenn er auf der Bühne steht, Quelle für Amüsement, aber auch die anderen spielten die ständigen Verstellungs- und Verkleidungs-Szenen gekonnt aus.

Und blieben ihren Partien auch sängerisch nichts schuldig. Solas profundem Bartolo stand ein ebenso präsenter Ruben Amoretti als Basilio zur Seite, der chinesische Tenor Yijie Shi brillierte als Conte durch die Vielfältigkeit seiner Ausdrucksmöglichkeiten und George Petean in der Titelrolle stand ihm an Beweglichkeit und Wandelbarkeit nicht nach. Die Rosina sang die kroatische Sopranistin Lana Kos mit ihrer beneidenswert beweglichen wie auch strahlkräftigen Stimme, die sie immer mal wieder dazu verführte, doch leicht übertrieben pompöse Spitzentöne in die Arena von Avenches zu schmettern.

Erneut, wie 2013, zählt man in Avenches auf das erst 2009 gegründete Orchestre de Chambre Fribourgeois. Es punktet mit einem differenzierten, durchsichtigen Klangbild. Am Dirigentenpult stand Nir Kabaretti, der manche Nummer recht langsam anging und die Tempi auch nicht steigerte, womit er gelegentlich ein wenig vom sprichwörtlichen Rossini-Brio verschenkte.

Reinmar Wagner

George Petean über den Weg zum Herzen und seine Liebe für den Jazz

Stilist mit grosser Stimme

Mit dem rumänischen Bariton George Petean singt diesen Sommer in der römischen Arena von Avenches ein Star der Wiener Staatsoper und der Metropolitan Opera die Rolle des Figaro in Rossinis «Barbiere di Siviglia».

Kai Luehrs-Kaiser

Warum kommen so viele grosse Baritone aus Rumänien? Der aus Cluj-Napoca (Klausenburg) stammende und an der Wiener Staatsoper, an der Met und am Covent Garden gefeierte George Petean weiss die Antwort: «Wir sind körperlich nicht sehr gross gewachsen. Zwar nicht so klein wie die Spanier», so Petean, «aber auch nicht so riesig wie Russen. Während Spanien vorzügliche Tenöre hervorgebracht hat und Russland hünenhafte Bässe, scheint die mittlere Statur vieler Rumänen dem Bariton besonders zuträglich zu sein». Im Übrigen: «Wir haben die Italianità der Italiener und die Rundheit russischer Stimmen. Ein rumänischer Bariton klingt zumeist warm und strahlend zugleich.»

Freilich: Viele rumänische Baritone mit einer Weltkarriere hat es nicht gegeben. Wegen des eisernen Vorhangs! Selbst eine Insiderlegende wie Nicolae Herlea, der vor gut einem Jahr starb, war nur einer Spezialklientel überhaupt bekannt. «Ein wundervolles Timbre und eine makellose Technik», schwärmt Petean über den Vorgänger. Andere Bariton-Grossmeister aus Rumänien, die er bewundert, haben sich nicht einmal bis zu den Fachleuten herumgesprochen: Petre Ştefănescu Goangă etwa, Şerban Tassian, David Ohanesian, Jean Athanasiu und Nicolae Bretan, ausserdem Emil Iurascu, Octavian Enigarescu und Dan Iordăchescu. Es ist ein Wahnsinn! Der Nachwuchs schläft ebenfalls nicht: Eduard Tumagian, Stefan Ignat und Dan Serbac. Einer der zurzeit bekanntesten ist zugleich Halbbruder von Petean: der Opernbariton Alexandru Agache.

«Glut, Leuchtkraft und Wärme» bezeichnet Petean, der in Hamburg lebt, als die für ihn wichtigsten Eigenschaften eines Sängers seines Fachs. Damit beschreibt er eigene Fähigkeiten nicht schlecht. In Verdis «Attila» (2013, Theater an der Wien) konnte man das studieren. Petean – der Name wird nicht englisch, sondern ‚deutsch' ausgesprochen: Pe-te-an) – machte umso grösseren dramatischen Effekt, mit je lyrischeren Farben er den römischen Feldherrn und Gegenspieler Attilas Ezio zeichnete. Petean leitete die aggressiven Aspekte des frühen Verdi ganz von den Belcanto-Tricks eines auf dem Atem segelnden, sublimen Schöngesangs her. So wie dies von etlichen Verdi-Spezialisten empfohlen wird.

«Ich sehe mich allerdings nicht als echten Verdi-Bariton», so Petean, «obwohl ich immerhin ziemlich nahe dran bin». Er sang erfolgreich Posa, Germon Père und Graf Luna; ebenso – mit lyrischem Angang – Rigoletto und Simon Boccanegra. An den kernigen, virilen und zugleich noblen Verdi-Schurken der klassischen Schule, etwa Tito Gobbi und Leonard Warren, «fehlten mir immer», so Petean, «eine Portion väterlicher Wärme und Zugewandtheit». Genau jene Fähigkeiten, die sich aus der Belcanto-Stilistik wie selbstverständlich ergeben.

Der in diesem Jahr vierzigjährige Petean besuchte die staatliche Musikakademie Gheorghe Dima in seiner Heimstadt, debütierte hier 1987 auch mit einer – für dieses Alter – Gewaltspartie, woran sich ablesen lässt, dass er daheim als Riesen-Talent gehandelt wurde: Don Giovanni! Seine Ausbildung vervollkommnete er bei Giorgio Zancanaro. Nach Ausflügen ins Verismo-Fach (Silvio in «Pagliacci») und zum späten Verdi (Ford in «Falstaff») sang er bereits früh den Figaro in Rossinis «Barbiere di Siviglia». Sein Durchbruch in Rom (als Marcello in «La bohème») sowie der Grosse Preis beim Gesangswettbewerb Hariclea Darclée in Braila, gewidmet einer gleichfalls vergessenen Gesangsikone Rumäniens, mündete in einen Festvertrag an der Hamburgischen Staatsoper (2002 bis 2010); wohin er zuletzt als Gast in «Luisa Miller» zurückkehrte. Demnächst will er mit Verdis «Ernani» und Bellinis «I Puritani» den Spagat zwischen dramatischeren und Belcanto-Rollen noch verschärfen. «Für die wichtigste Voraussetzung, um im Sinne des Belcanto auch in schweren Rollen reüssieren zu können, halte ich die Elastizität der Stimme», meint er.

Dass sich die Rumänen als die Italiener Südosteuropas verstehen, zeigt sich an ihrem Repertoire. Kaum ein rumänischer Sänger würde Wagner als naheliegenden Bezugspunkt in Erwägung ziehen. Es äussert sich auch im ‚Singen vom Herzen her'. Dieser Ausdruck klingt grenzwertig, trifft aber ein ästhetisches Selbstverständnis. «Es ist wirklich wahr, dass Schülern bei uns schon zu Beginn

Avenches Opéra 2015

Gioachino Rossini: Il barbiere di Siviglia
4., 7., 9., 11., 14. Und 17. Juli 2015

Georges Petean (Figaro)
Lana Kos (Rosina)
Yijie Shi (Conte Almaviva)
Miguel Sola (Bartolo)
Ruben Amoretti (Basilio) u.a.

Freiburger Kammerorchester,
Chor der Opéra de Lausanne
Nir Kabaretti (Leitung)
Marco Carniti (Inszenierung)

Karten: www.avenchesopera.ch

George Petean: «Ein rumänischer Bariton klingt zumeist warm und strahlend zugleich.»

der Musiksschule immer wieder gesagt wird: ‚Bitte mehr vom Herzen her!'», so Petean. «Natürlich deswegen, um das Herz des Publikums zu erreichen.»

Kaum ein Wunder, dass Petean rasch einen Weg zum Jazz fand, dessen eruptivere Gefühlshaushalte weniger geradlinig angelegt sind als im Operngesang. «Besonders von Sarah Vaughan glaube ich gelernt zu haben, wie man hohe Noten *piano* singt», erzählt er. «Sie verfügte auch über eine erstaunliche *messa di voce*» – also über die Fähigkeit des An- und Abschwellens der Töne, wie dies im klassischen Operngesang als hohe Schule gilt. «Auch Michael Bublé und Mel Tormé habe ich sehr bewundert.»

Nicht zufällig gelten im Opernfach die Sympathien Peteans mehr den amerikanischen und skandinavischen Sängern (absolute Favoritin: Nina Stemme); und weniger Russland. «Ich habe nicht vor, russische Rollen zu singen», sagt er überraschend. «Ich spreche die Sprache nicht. In der Umbruchphase vor und nach dem Ende des Kommunismus hat man in Transylvanien, zumindest auf meiner Schule, Englisch und Französisch gelernt, nicht Russisch.» Einen Satz, den er in perfektem Deutsch spricht.

Die Openair-Location von Avenches, so meint er, werde ihm umso besser gefallen, als er – als Staubasthmatiker – auf Bühnen in geschlossenen Räumen bisweilen Schwierigkeiten erlebt hätte. Probleme, mit denen nicht wenige Sänger, die asthmatisch veranlagt waren, sogar produktiv umzugehen wussten, zum Beispiel die Sopranistin Edda Moser und der Tenor Thomas Moser. «Es ist so, dass einem der sehr bewusste Umgang mit dem Atem etwas für die Stimme gibt. Als Asthmatiker weiss man, mit wie wenig Atem man auskommen kann.»

Outdoor-Erfahrungen beim Singen hat er zuvor bei den Bregenzer Festspielen in Verdis «Trovatore» (2005/06) sammeln können. Wobei die Orte sich sehr unterscheiden. «Auch bei Freiluftbühnen kommt es auf die Akustik an!», meint er. «Von Zeit zu Zeit hab ich den Wechsel gern.» Mit der Verpflichtung von George Petean, einem Stilisten mit Riesen-Röhre, ist Avenches ein Coup gelungen. ■

Ein sommerliches Opernvergnügen. Rossinis «Barbiere di Siviglia» begeistert in Avenches das Publikum.

Kammerspiel in der Arena

Auftakt zur Open-Air-Saison mit Rossinis «Barbiere di Siviglia»

Von Verena Naegele, Avenches

Es war, als ob Petrus vom Himmel heruntergegrinst hätte: Jetzt wo Avenches Opéra über einen guten Indoor-Ausweichort verfügt, herrschten in der lauschigen Römer-Arena perfekte Wetterbedingungen für einen vergnüglichen Opernabend mit Rossinis «Barbiere di Siviglia». Die atmosphärische Regie von Marco Carniti, das hochstehende Sängerensemble und ein inspiriert spielendes Orchestre de Chambre Fribourgeois unter Leitung von Nir Kabaretti machten den Abend zum Erlebnis.

Es ist ein reichlich «abgelatschtes» Stück, Rossinis «Barbiere», und doch ist die Musik nach wie vor zündend und die Story unvergänglich, wenn man mit Gespür und Enthusiasmus ans Werk geht. Regisseur Marco Carniti hat ein gleichermassen einfaches wie tragendes Konzept gefunden, um dieses Kammerspiel auf einer derart weiten Bühne umzusetzen. Dafür baute er auf Pfählen schwebende, einfache und funktionale «Häuser», die sich auf Rollen drehen und verschieben lassen, aus Stahlgerippen bestehen und mit weissen Planen abdeckbar sind.

Raffinierte Lichtgestaltung

Die Isolation, das Gefängnis, in dem Rosina festsitzt, war damit optisch ebenso präsent wie, durch das Umdrehen, In- und Auseinanderschieben der Häuser, im übertragenen Sinn die Intrige und Ironie. Die raffinierte Licht- und Videogestaltung (Henri Merzeau und Francesco Scandale) wirkte atmosphärisch und belebend. Eine kleine, durchaus auch poetische Welt ganz gross, ein zeitloses Feilschen um Liebe, Geld und Eifersucht. Wie in einer modernen Commedia dell'arte bewegten sich in diesem Ambiente die Figuren, teilweise stilisiert, dann wieder anrührend echt.

Da war etwa die berühmte «Caluna»-Arie von Pater Basilio (Ruben Amoretti), der mit einem Tablet bewehrt einen Shitstorm heraufbeschwor, derweil sich auf der Wand des Kastells das Google-Zeichen wild um die eigene Achse drehte. Überhaupt bezog Marco Carniti die Römer-Arena immer wieder geschickt in die Regie ein, wie beim Auftritt des Figaro: Auf einem römischen Streitwagen, dessen Seiten aus zwei riesigen Scheren bestand, stellte er seine Fähigkeiten in «Largo al factotum» vor. George Petean als intriganter, geldbewusster Figaro sang mit farbenreicher Stimme und perfekter Diktion, sodass selbst sein «Versprecher» ins Französische, «de qualité» – anstelle des «di qualità» –, zu verstehen war.

Etwas weniger diktionssicher, dafür aber umso stimmakrobatischer und komödiantischer war Miguel Sola als Bartolo. Der viril auftretende Vormund Rosinas polterte und äffte nach, was das Zeug hält, womit er im Publikum so manche Lacher auslöste. Den Spagat zwischen Rivalenkampf und Liebeswerben meisterte der chinesische Tenor Yije Shi mit schöner lyrischer Spintostimme und agilem Spiel. In seiner «Pace et Gioia»-Persiflage wirkte er mit quäkender Stimme und trippelnden Schritten wie ein chinesischer Buddhist, der sich in ein Priestergewand verirrt hatte, während er sein Ständchen «Ecco ridente in cielo» mit lyrischer Italianità sang.

Liebende zwischen zwei Welten

Mit einer derart reichhaltigen Palette an männlichen Protagonisten konnte Lana Kos als Rosina mühelos mithalten. Witzig, wie sie im Duett mit Figaro «Dunque io son … la fortunata» pantomimisch «tanzte» oder wie sie als Mündel und Liebende zwischen den zwei Welten auftrat. Stimmlich allerdings ist sie keine genuine Belcanto-Sängerin, zu hart und vibratoreich klingt ihre Stimme, und beim Legato findet sie nicht die Geschmeidigkeit ihres Tenor-Partners. Dafür präsentiert sie eine perfekte Koloratursicherheit und einen staunenswerten Tonumfang.

Musikalisch getragen wurden die Sänger durch das präzis und klangschön spielende Orchestre de Chambre Fribourgois unter der souveränen Leitung von Nir Kabaretti. Es ist eines der Stärken von Avenches, dass die Musik pur gespielt wird – so wurde die nuancenreiche Interpretation erst richtig erlebbar. Ein rundum gelungener Abend, der bei Regen in denselben Kulissen in der Reithalle bei guten akustischen Bedingungen stattfindet.

Weitere Aufführungen in Avenches am 7., 9., 11., 14. und 17. Juli.

Leuchtensta

Düsterer «Tatort» aus Lu

Von Raphael Suter

«Wie begründen Sie Ihren As
fragt der Beamte in Hochd
breitem Schweizer Akzent.
später ist der junge Nigeria
Er kam als Flüchtling in di
wurde hier zum Drogendeal
ber drogenabhängig. Ein F
Statistik, wenn es nach dem
geht, der den Fall so rasch a
abgeschlossen sehen will.
Kommissare Reto Flückige
Gubser) und Liz Ritscha
Mayer) wollen trotz intern
ständen den Mörder des
Afrikaners finden.

Die Spurensuche führt d
zer «Tatort»-Team in die s
Ecken Luzerns. Das ist nichts
der bekannten Postkarten
Leuchtenstadt zu sehen.
herrscht überall Tristesse. D
szene blüht, Dealer wie Ko
sind kaputte Existenzen, die
tergekommenen Löchern hau

Damit nicht genug. Um
sive Stimmung dieses Luze
orts» noch zu unterstreiche
sich Flückiger wieder einma
besonders schlechten Phas
starke Kopfschmerzen, befür
einen Hirntumor. Der Arzt gi
nung. Der Ermittler leidet
anhaltender Migräne, die zu
tionen führt. Sehr glaubhaft
als ausgebrannter Kommissa
seiner 12 000-fränkigen IW
uhr am Handgelenk ist er im
das Product-Placement gut.

Die Spannung bleibt aus

Streitigkeiten zwischen
gen- und dem Morddezer
trierte Sozialarbeiter, herzlo
den, eingeschüchterte Asy
und skrupellose Drogenhänd
den Rahmen dieser «Tatort»-
che vor allem die traurige Sit
Flüchtlinge in der Schwei
machen will. Das ist eine nob
die sich in einem Fernsehsp
besser umsetzen lässt als
Krimi. Die Spannung bleibt
Folge auch auf der Strecke. Da
endlose Diskussionen über d
zer Asylgesetz und dessen Vo

Zudem bedient sich de
beliebig aller gängigen Klis
Beamte, der die Befragung zu
trag durchführt, ist ein Parag
ohne Herz und die Polizeibea
den auch schon mal han
wenn sie einen abgewiesene
werber ausschaffen müssen
herrische Polizeichef ist einfa
Kotzbrocken und Karrierist.

Während andere «Tat
missare ihre Ermittlungen mi
Ironie vorantreiben, versink
ger und Ritschard bis zum bitt
in einem Strom von Gewalt,
tigkeit und Ignoranz. Wah
Krimi für einen schwül-heis
merabend.

Der Opern-Air-Sommer

Lange Tage, schönes warmes Wetter, reizvolle Plätze an Seen oder in historischen Anlagen: Oper und Musical unter freiem Himmel ziehen seit Jahren grosse Publikumsschichten an, auch solche, die sonst eher nicht in die Oper gehen. M&T unternimmt eine Tour d'Horizon nach Avenches, wo Marco Carniti Verdis «Nabucco» inszeniert, an den Pfäffikersee, wo neue Veranstalter mit «Aida» den Sprung aufs Wasser wagen oder nach Bregenz, wo sich David Pountney bei seiner letzten Seeproduktion für Mozarts «Zauberflöte» entschieden hat. Aber die Schweiz bietet noch viel mehr Open-Air-Oper wie die Übersicht auf S. 21 zeigt.

«Die Seele schmort in der Vorhölle»

Marco Carniti inszeniert «Nabucco» in der römischen Arena von Avenches

Susi Schildknecht

M&T: Herr Carniti, mit «Nabucco» produzieren Sie zum ersten Mal eine Oper in der römischen Arena von Avenches. Was macht diesen Ort für Sie speziell?
Marco Carniti: Das römische Amphitheater von Avenches ist ein Ort von grosser Magie. An diesem kraftvollen Ort eine Oper wie «Nabucco» produzieren zu können, so reich an Menschlichkeit und dramatischer Spannung, ist schlicht grossartig. Das Amphitheater ist die interessanteste Bühne für spektakuläre Opern wie «Nabucco» oder «Aida». Ich habe in den römischen Theatern von Ostia Antica, Taormina, Verona und Merida zahlreiche Prosa-Stücke inszeniert, aber noch nie eine Oper.

M&T: Sie sind auch ausgebildeter Tänzer und Schauspieler. Was fliesst davon in Ihre heutigen Theater- und Opern-Inszenierungen ein?
Marco Carniti: In der umfassenden Ausbildung zum Regisseur ist es wichtig, mit allen Disziplinen der Interpretation zu experimentieren. Ganz besonders geprägt hat mich der Tanz. Dank dem Tanz konnte ich einen ausgeprägten musikalischen Sinn für Bewegung und Choreografie entwickeln. Ein grosser Vorteil für mich, ganz besonders im Hinblick auf die Opern-Regie. Sänger und Statistengruppen auf der Bühne zu bewegen, ist eine der Hauptaufgaben des Regisseurs. Aber nicht die einzige: Die meisten Sängerinnen und Sänger konzentrieren sich von Beginn ihrer Ausbildung an auf stimmtechnische Herausforderungen, oft halten sie sich dabei sprichwörtlich am Begleit-Klavier fest. Sie sind es also

gewohnt und geübt darin, ihre Stimme in den Raum zu projizieren, nicht aber den Raum mit ihrer körperlichen Präsenz zu füllen. Für sie steckt die Kraft des Ausdrucks hauptsächlich in der Stimme. Die musikalische Vorbereitung einer Oper erfordert sehr viel anstrengendes Üben. Damit die Sänger auch ihrem Körper eine Stimme geben können, brauchen sie Unterstützung.

M&T: Wie können Sie dabei helfen?
Marco Carniti: Dank meiner Erfahrung als Schauspieler und Regisseur in Theater und Kino fällt mir der Umgang mit Sängern leicht – auch mit den schwierigsten. Sängerinnen und Sänger sind sich klar darüber, dass ihre Vorbereitung vor allem musikalischer Art ist. Deshalb fügen sie sich meist ganz bescheiden den Anordnungen von jemandem, der sie mit sicherem Gespür wirkungsvoll in Szene setzen kann. Kommt dazu, dass sich der Wettbewerb mit Kino und Fernsehen verschärft. Sänger müssen also dringend an ihrer szenischen Glaubwürdigkeit arbeiten, und dazu brauchen und verdienen sie fachkundige Unterstützung. Das Publikum von heute will immer mehr auch glauben, was es sieht und nicht nur was es hört.

M&T: Sie arbeiten vor allem in Italien, oft auch in Spanien, in Frankreich und in den USA. Im Jahr 2007 haben Sie für die Oper Lausanne «Der Schauspieldirektor» von Mozart und «La Cantarina» von Haydn inszeniert, Ihre ersten Regie-Arbeiten in der Schweiz. Was sind Ihre Eindrücke und Ihre Erinnerungen an diese Zeit?
Marco Carniti: In Lausanne herrscht ein Klima, in dem man noch konzentriert, professionell und mit einer heiteren Gelassenheit arbeiten kann. Vielleicht liegt es an der magischen Präsenz des Sees? Mir hat Lausanne Glück gebracht. Sowohl der «Schauspieldirektor» wie «Cantarina» – ein weitsichtiger Entscheid des Direktors Eric Vigié – waren sehr erfolgreich und wurden von vielen europäischen Theatern übernommen. Das Publikum empfand ich als musikalisch gut informiert, kultiviert und offen für eine gewisse Innovation. Ein Publikum, das den Künstlern folgt und sie trägt.

M&T: Das Publikum in Avenches ist ausgesprochen heterogen, es reicht vom Opern-Einsteiger bis zum Kenner. Liegt darin eine spezielle Herausforderung?
Marco Carniti: Meiner Ansicht nach muss ein Spektakel heute ein ganz durchmischtes Publikum ansprechen können. Eine Oper hat auch die Aufgabe, Unterschiede im Publikum aufzuheben und soziale wie kulturelle Barrieren zu überwinden, welche die Menschen im Alltag ja unweigerlich trennen. Der Besuch einer Oper ist ein absolut sozialer Akt! Schwierig ist der Entscheid, wie weit man sich allenfalls anpassen will. Die unterschiedlichen Ansprüche dürfen nicht zum Diktat werden. Es braucht die instinktsichere Originalität des Ausdrucks. Das wirklich Geniale einer Oper stammt vom Komponisten, und eigentlich steht er im Dialog mit dem Publikum. Wir sind nur die Vermittler, die seine Genialität am Leuchten halten. Wenn dieser Ausgangspunkt und das Ziel aus den Augen geraten, kann ein Spektakel überstrapaziert werden oder in seiner Aussage auf falsche Schienen geraten.

M&T: Welche Aussage hat für Sie Verdis «Nabucco», den Sie diesen Sommer in der Arena inszenieren?
Marco Carniti: Das Moderne wohnt dieser Oper ohnehin inne. Es ist ein absolutes Werk, das auch geschichtlich nicht forciert werden muss. «Nabucco» beinhaltet menschliche und politische Werte, die in alle Epochen transferiert werden können. Die politische und soziale Vene, die Verdi berührt hat, reicht als Arterie bis zu uns, heute mehr denn je. Dieses Werk spricht von der Unterdrückung eines Volkes durch ein anderes, von Machtmissbrauch, vom Triumph des Bösen über das Gute, von Erlösung und Befreiung – alles Themen von heute. Aber «Nabucco» ist auch ein Gedanke. Ein Gebet, ein langes Gebet, das um Liebe bittet, um Achtsamkeit, Verständnis, Respekt. In dem religiös-politischen Drama wird zudem der Bezug zwischen Macht und Glaube reflektiert.

M&T: Werden Sie Jerusalem und Babylon ins Hier und Jetzt versetzen?
Marco Carniti: Die Herausforderung ist nicht, Babylonier oder Hebräer zu verkörpern, sondern dem unterdrückten Volk eine Stimme zu geben und ihm zu helfen, seine Würde, seine menschliche und religiöse Identität zu retten. Für «Nabucco» in Avenches schwebt mir eine zeitlose Oper vor, welche auch ihre eigene Epoche nicht verrät. Dabei konzentriere ich mich auf ein ewig währendes Element: die Zerbrechlichkeit des menschlichen Wesens. Ich gestalte den Schauplatz als eine Welt aus Terracotta. Dieses natürliche Element ist von Natur aus zerbrechlich. Die Menschen erscheinen aus Erde gemacht, kommen von der Erde und kehren vom Wind langsam zu Staub zerrieben zur Erde zurück: der Mensch in seiner Abhängigkeit vom politischen Klima. Und schliesslich reduziert auf Bruchstücke, welche nicht einmal die Liebe wieder zu einem Ganzen fügen kann.

M&T: Eine Inszenierung, die reich an Symbolen sein wird?

Bild: Festival Avenches

Marco Carniti: «Eine Weltuntergangsstimmung geht dem Hilferuf der Unterdrückten voraus.»

Marco Carniti: Zusammen mit dem Bühnenbildner Francesco Scandale habe ich eine riesige, hufeisenförmige Terracotta-Struktur entworfen, die an einen umgekippten und verlassenen Kandelaber erinnert. Ein paar weitere Bilder fürs Kopfkino: Ein Stück Erde, von Menschenhand in Bruchstücke geschlagen. Ein Floss, den Strömungen ausgesetzt und vielleicht doch die Rettung? Eine Falle für die Menschen, die das Licht Gottes nicht erkennen. Und noch viel Schlimmeres für diejenigen, die sich an Gottes Stelle sehen. Eine Beisszange besiegelt das Schicksal eines von Grund auf zerbrechlichen Volkes. Die Wüste, wo der Wind zerstört oder erbaut, ganz beliebig. In den von Maria Filippi entworfenen Kostümen ist der Aspekt der Zerbrechlichkeit ebenfalls enthalten, eingewoben. Die warmen und sandigen Terracotta-Töne kleiden das unterdrückte hebräische Volk. Im Kontrast dazu leuchten die Kleider der Unterdrücker in kalten Farben, schimmern zwischen Fernlicht und Silberschmuck.

M&T: Erstmals in Avenches wird das Geschehen von Video-Bildkraft (von Francesco Scandale) auf Grossleinwänden unterstützt. Was erwartet die Zuschauer diesbezüglich?
Marco Carniti: Die Videos werden zu Protagonisten, sie verstärken das Poetische und die Vorstellungskraft der Oper. Ich bin überzeugt, dass der Einsatz von moderner Technologie in einem historischen Ambiente wie im Amphitheater von Avenches sehr reizvolle Kontraste schaffen kann. So wie die Pyramide des Louvre in Paris. Ich habe Francesco Scandale gebeten, eine Bilder-Erzählung zu schaffen, quasi eine lange «Piano-Sequenz», welche parallel zum Ge-

schehen auf der Bühne verläuft. Wie ein Film, der den Gemütszustand der Personen vermittelt. Ein symbolischer Bildersturm, verursacht vom ständigen Wind, wird uns in eine dreidimensionale, mal poetisch-feine, mal dramatisch-zerstörerische Gegenwelt versetzen.

M&T: Apropos Zerstörung: Im dritten Akt stimmt ein bedrückendes Video das Publikum auf den grossen Auftritt des Gefangenenchores ein!
Marco Carniti: In «Nabucco» spielen metaphysische Komponenten eine wichtige Rolle. Die Videos werden diese Art von Atmosphäre transportieren, etwa mit Bildern von sich verschiebenden Wolken und Dampf, wie eine kontinuierliche Reise. Das Durchziehen zweier Monde, einer weiss und einer schwarz, wird beunruhigen. Was dann folgt ist eine totale Eklipse, Finsternis, der Big Bang der Seele. Eine Weltuntergangsstimmung geht dem Hilferuf der Unterdrückten voraus. Es bleibt uns nicht erspart zuzuschauen, wie Wind und ein mysteriöser Sandsturm das ganze Volk auflösen und davontragen. Als wäre es aus Staub geboren, um wieder zu Staub zu werden.

M&T: Im vierten Akt dreht der Wind: Nabucco wird vom Wahnsinn befreit und kann dank seines Glaubensbekenntnisses im letzten Moment die Hebräer befreien. Was bedeutet Ihnen persönlich dieses Finale?
Marco Carniti: Nabuccos läuternder Prozess von Tod und Auferstehung widerspiegelt das menschliche Streben nach Rettung. Nabuccos Wahnsinn ist ein symbolischer, metaphorischer und halb-theatralischer Faktor. Er versinnbildlicht, wie zerbrechlich Verstand und Denkvermögen des Menschen sind. Jeden Augenblick können sie verloren gehen. Dies scheint die Hauptbotschaft Giuseppe Verdis zu sein, wenn er Nabucco mit Wahnsinn schlägt. Der Wahnsinn bringt innere Veränderung mit sich, die Seele schmort in der Vorhölle, der Geist im Fegefeuer, so lange, bis der Mensch zu seiner spirituellen Dimension zurückfindet. Dies ist die ewig gültige Moral der Geschichte! Es ist dringend nötig, dass die Kulturen zusammenfinden. Dass wir das Unterschiedliche verstehen. Dass wir uns im Leben und im Glauben helfen. Um den Schwierigkeiten und dem Negativismus etwas entgegensetzen zu können, brauchen wir spirituelle Referenzpunkte! Heute mehr denn je!

M&T: Welche anderen Projekte beschäftigen Sie zurzeit?
Marco Carniti: Diese Saison arbeite ich am Piccolo Teatro di Milano an einem visionären Spektakel zu Galileo Galilei. Im Rahmen des «Maggio musicale fiorentino» beschäftigt mich «Orfeo all'inferno» von Offenbach, in Rom «Riccardo III» von Shakespeare, in Bilbao «Gli innamorati» von Goldoni und ebenfalls in Spanien «La Clemenza di Tito» von Mozart. Im Übrigen schreibe ich am Drehbuch zu meinem zweiten Kinofilm, in dem die Oper eine grosse Rolle spielen wird.

M&T: An welchem Ort der Welt sind Sie zu Hause?
Marco Carniti: Eine schwierige Frage. Ausser meinem Elternhaus ist eigentlich die Institution Theater der Ort, an dem ich mich auf der ganzen Welt zu Hause fühlen kann. Allerdings: Auch in der Schweiz fühle ich mich ein wenig zu Hause, habe ich doch einen Teil meiner Kindheit im Engadin verbracht.

M&T: Was ausser Musik interessiert Sie?
Marco Carniti: Ich wollte Pianist werden, und ich bin ein grosser Liebhaber zeitgenössischer Kunst und Architektur.

n

Opéra Festival Avenches
5.–18. Juli 2013

Verdi: «Nabucco»

Musikalische Leitung: Nir Kabaretti
Regie: Marco Carniti
Bühne/Video: Francesco Scandale
Chorleiter: Pascal Mayer
Freiburger Kammerorchester
Nabucco: Sebastian Catana
Ismaele: Rubens Pelizzari

Zaccaria: Oren Gradus

Abigaille: Maria Billeri, Mlada Khudoley
Fenena: Marie Karall

Gran Sacerdote: Manrico Signorini

Freiburger Kammerorchester,
Chor der Opéra de Lausanne

Informationen und Tickets: 026 676 676 06 04 / 026 676 99 22, www.avenches.ch

Schwarzenegger ist (noch) nicht überflüssig

«I'll be back» versprach Arnold Schwarzenegger als «Terminator» 1984. Der Hollywoodstar hielt sein Versprechen und schlüpft erneut in seine berühmteste Rolle.

von Sascha Rettig

Arnold Schwarzenegger langt kräftig zu, steckt ordentlich ein und kann seinen Gegner am Ende der intensiven Schrotflinten-Rauferei natürlich doch noch erfolgreich niederstrecken. So weit, so hinlänglich bekannt aus unzähligen Action-Krachern mit dem österreichischen Muskelhaufen – eigentlich. Denn in «Terminator: Genisys» vermöbelt Arnie als alterndes Terminator-Auslaufmodell anfangs nicht irgendeinen Bösewicht. Er schaltet sich selbst aus, also sein jüngeres, nacktes Maschinen-Ich, das einst in James Camerons Ur-«Terminator» auch schon in die Vergangenheit zurückgeschickt wurde. Damals, also im ersten Teil des Science-Fiction-Klassikers war Schwarzenegger schliesslich noch der böse Gegenspieler, eine High-Tech-Kampfmaschine mit Mordauftrag, der die Zukunft umschreiben sollte.

Diese Kampfmaschine wird nun eliminiert vom selben T-800-Roboter, der seit der Fortsetzung «Terminator 2 – Tag der Abrechnung» jedoch umprogrammiert ist: Zum loyalen Bodyguard mit den besten Absichten, der es nun im Rentenalter von 67 Jahren und mit alter Menschenhaut über den Metallinnereien auch mit sich selbst aufnimmt, wenn es darauf ankommt.

Alles begann vor 31 Jahren

Dieser Kampf des Alten gegen den Jungen, des Guten gegen das Böse, ist nicht nur die originellste Szene in «Terminator: Genisys». Man landet auch selbst sofort wieder in diesem Kosmos, in dem nun schon zum fünften Mal mit vielen Referenzen auf vergangene Ereignisse in früheren Filmen die Geschichte weiter umgeschrieben wird. Mit «Terminator» legte Cameron 1984 das unverwüstliche Story-Fundament dafür. Damals sollte Schwarzenegger die Kellnerin Sarah Connor töten, um zu verhindern, dass sie später den erfolgreichen Revolutionsführer John Connor zur Welt bringen wird. Der nimmt es im Jahr 2029 schliesslich erfolgreich mit den übermächtigen Maschinen des sogenannten Skynet auf, die ursprünglich von Menschen erschaffen wurden, sich mit ihrer künstlichen Intelligenz dann allerdings verselbstständigten. Die Menschheit wurden daraufhin von den Maschinen in einem Krieg weitestgehend unterjocht und ausgelöscht – sieht man von den letzten Widerstandskämpfern um John Connor mal ab.

135 Minuten Terminator-Kampf

Alan Taylors «Terminator: Genisys» verknäuelt nun erneut munter die Zeitleisten und spielt ein weiteres Waswäre-wenn durch. Könnte man denn nicht auch die gesamte Menschheit retten, in dem Skynet abgeschaltet wird, bevor es überhaupt ans Netz geht? Das ist diesmal die Prämisse für ein Rennen gegen die Zeit und einen 135 Minuten langen Kampf gegen mächtigere, modernere Terminator-Modelle, den der alte T-800 mit dem aus der Zukunft angereisten Widerstandskämpfer Kyle Reese (Jai Courtney) und eben Sarah Connor (Emilia Clarke) antritt.

Ist man nicht gerade ein Hardcore-Terminator-Fan, kann man diesen Zeitreisen-Verwicklungen mit ihren Logiklöchern und Widersprüchen mitunter wahrscheinlich nicht im Detail folgen – auch wenn die permanenten Zeitebenen-Fachchinesisch-Erklärungen helfen sollen, den Überblick zu behalten. Das muss man letztlich aber auch gar nicht. Alles lässt sich Blockbuster-freundlich auf ein hinreichend erprobtes Gut-gegen-Böse reduzieren, bei dem es zwar kracht und scheppert und nach einer Verfolgungsjagd durchaus ein Bus an der Golden Gate Brücke baumelt. Mit solchen Effekt-Spektakel-Versuchen kommt der Film heutzutage allerdings kaum über Standard-Blockbuster-Action hinaus. Geschweige denn, dass er auch nur ansatzweise die Spannung von Camerons «Terminator» entwickelt oder an den Effekt-Massstäben kratzt, die die Reihe einst selbst gesetzt hat. Dass beispielsweise der Gegner-Terminator T-1000 aus flüssigem Metall nach Verletzungen wieder zusammenfliesst und sich wieder so herstellt, als sei nichts gewesen? Das kennt man so im Grunde schon aus «Terminator 2». Nur was als Spezialeffekt Anfang der Neunzigerjahre noch bahnbrechend war, hinterlässt heutzutage so wenig Eindruck wie die eher blassen Neubesetzungen: Courtney als Connors späterer Vater Kyle Reese und Clarke («Game of Thrones») als Mutter Sarah, die hier weniger als erschreckte Kellnerin, sondern als zulangende Kämpferin auftritt.

So liegt es wieder vor allem an Schwarzenegger, im Gefecht für den nötigsten Unterhaltungswert zu sorgen. Die gewisse Altersteifigkeit, die dar 67-Jährige mittlerweile hat, ist dabei für seine Paraderolle als sehr menschlicher Cyborg durchaus hilfreich. Seine reglose Mimik erledigt wie gewohnt den Rest, während er mit breitestem Österreich-Akzent roboterhaft seine Dialogzeilen aufsagt. Das «I'll be back» ist unvermeidlich. Neu hingegen ist: «Ich bin alt, aber nicht überflüssig». Diesen Satz sagt er als Auslaufmodell mit Selbstironie immer wieder auf. Nur dass er nicht überflüssig ist, lässt sich über den Film selbst allerdings nicht so ohne Weiteres sagen.

«Terminator: Genisys» läuft ab Donnerstag in den Schweizer Kinos.

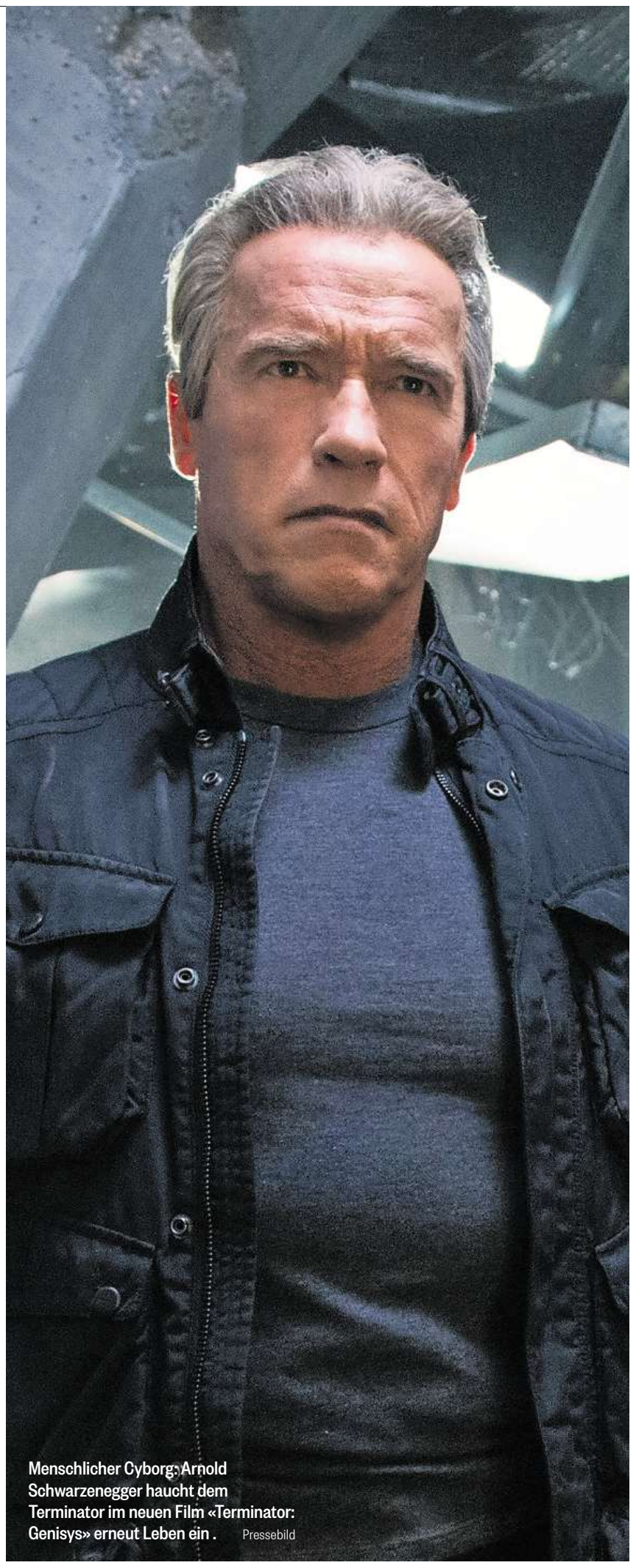
Trailer zum Film: suedostschweiz.ch/w/terminator

170

Millionen Dollar

hat der aktuelle Schwarzenegger-Film **«Terminator: Genisys»** gekostet; er ist Teil einer Trilogie.

Auch in diesem Film liegt es vor allem an Schwarzenegger, im Gefecht für Unterhaltungswert zu sorgen.



Menschlicher Cyborg: Arnold Schwarzenegger haucht dem Terminator im neuen Film «Terminator: Genisys» erneut Leben ein . Pressebild

Ein poetisch-verzaubertes Nirgendwo in Avenches

Bei prächtig-heissem Sommerwetter ging am Samstag die diesjährige Premiere der Opernfestspiele in der antiken Arena von Avenches über die Bühne. Regisseur Marco Carniti begeistert mit der Inszenierung von Rossinis Opern-Hit «Il Barbiere di Siviglia».

von Reinmar Wagner

Wie Pfahlbauten schweben die Häuschen über der Bühne, aber sie stehen auf geräuschlosen Rollen, werden immer wieder herumgewirbelt und verstellt. Durchsichtig wie Papier wirken ihre Wände, alles ist luftig und leicht, transparent und offen, schwebend und von einer gewissen verzauberten Unwirklichkeit in dieser neuen Produktion für Avenches, für die Emmanuelle Favre die Bühne baute. Marco Carniti, der vor zwei Jahren hier schon Verdis «Nabucco» inszenierte, vermeidet jede Verankerung in einem konkreten Ambiente.

Zu den Klängen der Ouvertüre versammeln sich die Darsteller zwischen den Pfahlbauten, diskutieren über Kostüme und rauchende Bühnenarbeiter. Wenn das Spiel um Rosina und den verkleideten Conte auf Freiersfüssen, um den trotteligen Bartolo und den raffinierten Figaro dann beginnt, entschwebt alles in die sozusagen quasi entmaterialisierten Luftigkeit eines poetisch verzauberten Sommernachtstraums.

Charaktere vielfältig aufgebrochen

Selbst dem Bartolo würde man in dieser liebevollen Lesart attestieren, dass er weniger der eifersüchtige, geldgierige Alte ist, als den ihn die meisten Inszenierungen zeichnen, sondern gutmütig brummelnd das Intrigenspiel um ihn herum zulässt, obwohl er es eigentlich längst durchschaut hat.

Der flache, eindimensionale Charakter der typischen Komödienfiguren und der oft derbe Humor des Beaumarchais-Stoffs aus dem Sterbini für Rossini den «Barbiere» zum Libretto formte, ist also in Marco Carnitis Inszenierung vielfältig aufgebrochen zugunsten eines poetischen Essays über die Kraft der Liebe.

Liebevoll herausgearbeitete Details

Dass der viel geliebte Witz von Rossinis Intrigenkomödie dabei abhanden käme, hat Carniti in seiner Inszenierung gleichwohl verhindern können: Ständig sorgen kleine Gags und liebevoll herausgearbeitete Theater-Gesten für Lacher und Schmunzeln. So leicht wie das Ambiente ist Carnitis subtiler Humor und er kann auf die Fähigkeiten der Darsteller zählen. Vor allem Miguel Sola als Bartolo ist fast ständig, wenn er auf der Bühne steht, Quelle für gekonntes Amüsement, aber auch die anderen spielten die ständigen Verstellungs- und Verkleidungsszenen gekonnt aus und blieben so ihren anspruchsvollen Partien auch sängerisch nichts schuldig.

Solas profundem Bartolo stand ein ebenso präsenter Ruben Amoretti als Basilio zur Seite, der chinesische Tenor Yijie Shi brillierte als Conte durch die Vielfältigkeit seiner Ausdrucksmöglichkeiten und George Petean in der Titelrolle stand ihm an Beweglichkeit und Wandelbarkeit nicht nach.

Die Rosina singt die kroatische Sopranistin Lana Kos mit ihrer beneidenswert beweglichen wie auch strahlkräftigen Stimme, die sie immer mal wieder dazu verführte, doch leicht übertrieben pompöse Spitzentöne in die Arena von Avenches zu schmettern.

Differenziertes Klangbild

Erneut, wie 2013, zählt man in Avenches auf das erst 2009 gegründete Orchestre de Chambre Fribourgeois. Es punktet mit einem differenzierten, durchsichtigen Klangbild, konnte allerdings noch nicht mit letzter Präzision bei der Premiere brillieren.

Etwas irritierend klang das elektronische Cembalo, auf welchem der Studienleiter Jean-Philippe Clerc die Rezitative aber sehr virtuos begleitete. Am Dirigentenpult stand Nir Kabaretti, der manche Nummer – womöglich der Arena geschuldet – recht langsam anging und die Tempi auch nicht steigerte, womit er gelegentlich ein wenig vom sprichwörtlichen Rossini-Brio verschenkte.

Weitere Vorstellungen von Rossinis «Il Barbiere di Siviglia» in Avenches am: 7., 9., 11., 14., 17. Juli, jeweils um 21.30 Uhr, weitere Informationen unter www.avenchesopera.ch

Familienfest im Hause Windsor

Taufe von Prinzessin Charlotte

spi. · Im Alter von neun Wochen ist die Tochter von Prinz William und Kate, der Herzogin von Cambridge, am Sonntag getauft worden. Sie trägt den Namen Charlotte Elizabeth Diana. Die Zeremonie fand wie bei Taufen im englischen Königshaus üblich unter Ausschluss der Öffentlichkeit statt. Versammelt in der Kapelle beim Schloss Sandringham war aber die komplette lebende Ahnenreihe der kleinen Prinzessin mit Grossvater Prinz Charles und dessen Frau Camilla, den Eltern der Herzogin sowie den Urgrosseltern, Königin Elizabeth II. und Prinz Phillip. Um das Taufbecken standen zudem gleich fünf Paten, alles Freunde der Eltern, zum Teil aus Kindertagen.

Prinzessin Charlotte wird von ihrer Mutter zur Taufe getragen. MATT DUNHAM / AP

Wie immer legte die aus bürgerlichem Haus stammende Kate enorm viel Wert darauf, ja keine der Traditionen des Hauses Windsor auszulassen. So liess sie für Charlotte ein Taufkleid nachschneidern, das in der königlichen Familie seit 1841 getragen wird. Das Taufwasser kam aus dem Jordan und wurde aus dem «Lily Font» – das ist ein silbernes Gefäss, das einst Queen Victoria und Prinz Albert eingeführt hatten – über das Köpfchen der kleinen Charlotte gegossen.

Anschliessend wurden die Gäste zum Tee im Schloss gebeten. Dazu wurden Stücke des vier Jahre alten Hochzeitskuchens gereicht, den William und Kate am 29. April 2011 angeschnitten hatten. Es ist in England ein alter Brauch, dass jeweils der oberste Teil der mehrstöckigen Torte an der Hochzeit beiseite genommen und für die Taufe der Kinder des Paares aufgehoben wird. Es handelt sich um ein sehr haltbares Gebäck aus Trockenfrüchten mit Marzipan- und Zuckergussmantel.

Absturz am Moléson

Unfall mit Ultraleichtflugzeug

(sda) · Am Sonntagmorgen ist am Moléson im Kanton Freiburg ein motorisiertes Ultraleichtflugzeug abgestürzt. Der 62-jährige Pilot aus dem Kanton Waadt kam dabei ums Leben. Das Flugzeug war in Arc-sous-Cicon in Frankreich gestartet.

ZAHLENRÄTSEL NR. 153

10	11	8		12		13
			6		8	
12	15		11			
			4		13	2
6	7			9		
	18				1	7
2	12			12		

SPIELREGELN «GEBIETSSUMME»: Die Ziffern 1 bis 7 sind so einzutragen, dass sie in jeder Zeile und jeder Spalte einmal vorkommen. Die kleinen Zahlen in den umrandeten Gebieten geben die Summe im jeweiligen Gebiet an. Innerhalb eines Gebiets können Ziffern mehrfach vorkommen.

Auflösung:
Zahlenrätsel Nr. 152

7	5	1	4	3	6	2
6	1	2	7	4	5	3
3	7	4	5	2	1	6
1	4	6	2	5	3	7
4	3	7	1	6	2	5
5	2	3	6	7	4	1
2	6	5	3	1	7	4

Das Wetter hat Fieber

Hitze übertrifft manchenorts die menschliche Körpertemperatur – 37,9 Grad in Genf

Die Hitze hat ihren Höhepunkt erreicht. Der Hitze-Index zeigt ausserordentlich hohe Werte, und die Gefahrenkarte von Meteo Schweiz weist die Stufe 4 aus. Das heisst, dass alte und pflegebedürftige Menschen besonders stark belastet sind.

Alois Feusi

Seit Tagen betragen die Temperaturen in der Schweiz über 30 Grad. Am Wochenende wurden vielenorts sogar 35 und mehr Grad registriert. Einzelne Stationen wie Genf, Basel oder Sitten massen am Sonntag, dem bisher heissesten Tag des Jahres, Temperaturen von rund 37 Grad. Diese Werte liegen im Bereich der menschlichen Fieber-Grenze. Genf meldete sogar 37,9 Grad und egalisierte damit die sechsthöchste jemals in der Schweiz gemessene Temperatur. Der absolut höchste Wert für die Rhonestadt in den Aufzeichnungen des Bundesamts für Meteorologie, Meteo Schweiz, liegt bei 38,9 Grad und wurde am 28. Juli 1921 gemessen.

Lehren aus dem Sommer 2003

In den Bergen war es gleichfalls ausserordentlich warm. Davos meldete am Sonntag 29,3 Grad und egalisierte damit den dortigen Temperaturrekord vom 23. Juli 1876. Die Nullgradgrenze verharrte weiterhin auf 4500 Metern. In Changins bei Nyon stieg das Quecksilber auf den seit dem 12. August 2003 bestehenden Stations-Rekord von 36,3 Grad. Einzig im Tessin gab es am Sonntag etwas «kühlere» Temperaturen zwischen 31 und 33 Grad, und am Nachmittag zogen teilweise heftige Gewitter auf.

Der Hitze-Index, der sich aus der Kombination von Tages- und Nachttemperaturen sowie der Luftfeuchtigkeit zusammensetzt, bewegt sich nach Angaben von Meteo Schweiz seit Tagen bei Werten von über 93 und kletterte am Wochenende lokal sogar auf mehr als 100 Punkte. Auf der Naturgefahrenkarte sind weite Teile der Schweiz rot markiert. Diese Farbe steht für die zweithöchste Stufe 4: grosse Gefahr.

In der Folge der grossen Hitzewelle vom August 2003 integrierte Meteo Schweiz die Temperaturen in die nationale Gefahrenkarte. Damals mussten alleine in Frankreich Tausende von Kranken und Betagten sterben, weil ihre Betreuer von der «canicule» überrascht worden waren und man es versäumt hatte, Ferienpläne und Absenzen von Spital- und Pflegepersonal rechtzeitig an die Gefahr anzupassen, wie der Meteorologe Heinz Maurer von Meteo Schweiz am Sonntagnachmittag auf telefonische Anfrage erklärte.

Wegen der anhaltenden Hitzewelle wölbt sich auf der Rheintalautobahn zwischen Rheineck und St. Margrethen der Belag auf. SEBASTIAN SCHNEIDER / KEYSTONE

«Die Sterberaten von älteren Leuten korrelieren geradezu erschreckend präzise mit den Temperaturkurven», weiss Maurer. Die Hitzewarnung sei daher eine wichtige Dienstleistung an der Gesellschaft; damit würden die Spitex-Dienste gewarnt und könnten rechtzeitig ihre Vorkehrungen treffen. «Die Leute wollen ja nicht, dass ihre Eltern und Grosseltern vorzeitig sterben.»

Leichte Abkühlung in Sicht

Für die kommenden Tage gibt Maurer für die Nordschweiz leichte Entwarnung. Es bleibe zwar ausserordentlich warm, aber die Temperaturen sollten um 5 bis 8 Grad sinken.

Triumphierender Kuppler

Rossinis «Barbiere di Siviglia» am Opernfestival Avenches

Im römischen Amphitheater von Avenches wird dieses Jahr mit Rossinis «Barbiere» eine Oper gezeigt, die sich eigentlich gar nicht für eine Freilichtaufführung eignet. Die Premiere des Stücks war dennoch ein Erfolg.

Thomas Schacher, Avenches

Die Titelfigur ist scheinbar eine Nebenrolle. Denn in Rossinis Oper «Il barbiere di Siviglia» ist der Barbier Figaro bloss der Kuppler. Er soll die schöne Rosina dem richtigen Mann zuführen. Der Richtige: Das ist der unsterblich verliebte Graf Almaviva. Dummerweise plant auch Doktor Bartolo, Rosinas Vormund, diese zu heiraten. Figaro, der viel mehr als ein Friseur ist, setzt seine ganze Diplomatie und Autorität ein, um den Grafen zu seinem Ziel zu bringen.

Sensationeller Figaro

Mit dem Bariton George Petean ist die Rolle sängerisch und als Charakter sensationell besetzt. Bei seinem ersten Auftritt fährt Figaro wie ein römischer Triumphator auf einem mit zwei riesigen Scheren bewehrten Streitwagen ein. Der Regisseur Marco Carniti kennt das Amphitheater von Avenches von seiner «Nabucco»-Inszenierung her. Doch im Gegensatz zu Verdis monumentaler Oper eignet sich Rossinis «Barbiere» eigentlich schlecht für diese Freilichtbühne. Denn das Stück spielt weitgehend in geschlossenen Räumen, wo Rosina eingesperrt ist. Die Bühnenbildnerin Emmanuelle Favre hat dafür eine Art beweglicher Pfahlbauten geschaffen, die verschiedene Räume von Bartolos Haus zeigen und die nur über fahrbare Flugzeugtreppen betreten werden können. Die halbtransparenten Rückwände der Häuschen inspirieren Henri Merzeau zu raffinierten Lichteffekten, während die Projektionen von Francesco Scandale an die Wand des mittelalterlichen Turms etwas beliebig erscheinen. Für eindrückliche Raumeffekte sorgen die Musikanten und Soldaten des Chors der Opéra de Lausanne, die Amélie Reymond in phantastische Gewänder steckt.

Der Regisseur setzt Rossinis Opéra buffa mit erfrischender Komik in der Personenführung um. Die Rosina von Lana Kos erscheint als emanzipierte, aber in ihren Ausfällen auch theatralische Frau von heute. Und stimmlich bringt ihr wendiger Koloratursopran alles mit, was es für diese Rolle braucht. Neben Rosina und Figaro hat der Almaviva von Yijie Shi einen schweren Stand. Sein Tenor bedürfte etwas mehr Glanz, und als Charakter fehlt ihm die Unwiderstehlichkeit, die Frauen schwach werden lässt. Um ein komödiantisches Urgestein handelt es sich beim Bartolo von Miguel Sola, der mit einem atemberaubenden Parlando besticht. Beraten lässt er sich vom Musikmeister Basilio, der von Rubén Amoretti als dämonischer Pfaffe verkörpert wird.

Problematische Akustik

Dem grossartigen Erlebnis einer Freilichtaufführung unter dem Sternenzelt steht die problematische Akustik gegenüber, die weniger den Sängern als dem Orchestre de Chambre Fribourgeois zu schaffen macht. Je nach Sitzplatz hört man den einen Teil des Orchesters viel lauter als die andern, wird doch ohne Verstärkung gespielt. Der Dirigent Nir Kabaretti hält die vokalen und die instrumentalen Kräfte sehr gut zusammen und bringt bei den typisch rossinischen Steigerungen grosse Effekte hervor. Unübertroffen bleibt das Finale des ersten Akts, das im grossen Tumult endet.

Arènes d'Avenches, noch fünf Aufführungen bis 17. Juli.

Tödliche Abkühlung

Badeunfälle in Deutschland

(dpa) · Bei Temperaturen bis zu 39,2 Grad sind in Deutschland die Menschen an Strände, Seen und Flüsse geströmt. Doch die Abkühlung endete in rund einem Dutzend der Fälle tödlich. In Bayern ertrank ein 4-Jähriger in einem Baggersee. Am Rheinufer in Köln kam ein 6-Jähriger beim Spielen ums Leben, nachdem er von der Strömung erfasst worden war. In einem Naturfreibad in Siegen ertrank ein Jugendlicher. Zwei Männer kamen bei Badeunfällen in der Nähe von Aachen ums Leben. Ein junger Mann verunglückte in der Nacht zum Sonntag tödlich, als er in der Hamburger City von einer Brücke in die Alster sprang. Mindestens zwei Personen kamen beim Schwimmen in Baden-Württemberg ums Leben. Ein 63-Jähriger starb in einem See in Brandenburg.

Verhaltene Reisewelle zum Ferienbeginn

Störungen bei der Bahn

(sda) · Die grosse Reisewelle in Richtung Süden zum Sommerferienbeginn ist wider Erwarten ausgeblieben. Abgesehen von längeren Wartezeiten vor dem Gotthard-Nordportal am Samstagmorgen bildeten sich auf den Schweizer Strassen kaum Staus.

Die Sommerferien begannen nur für Reisende am Samstagmorgen mit einem längeren Halt vor dem Gotthardtunnel. Ab 3 Uhr stauten sich die Fahrzeuge Richtung Süden. Weil ein Lastwagen im Tunnel eine Panne hatte, musste die Tunnelröhre vorübergehend in beiden Richtungen gesperrt werden. Die Blechlawine betrug zeitweise neun Kilometer, was einer Wartezeit von rund anderthalb Stunden entsprach. Anfang Nachmittag löste sich der Stau vor dem Nordportal langsam auf. Am Sonntagnachmittag bildete sich noch einmal eine Autoschlange, mit rund vier Kilometern war diese aber eher kurz.

Wer mit dem Zug unterwegs war, musste sich am Samstag zum Teil gedulden. Zum zweiten Mal innert kurzer Zeit kam es auf einer stark frequentierten SBB-Strecke in der Westschweiz zu einer Stellwerkstörung.

Der Zugverkehr zwischen Freiburg und Lausanne war zeitweise eingeschränkt. Bereits am Freitagmorgen hatte das Bahnunternehmen zwischen Lausanne und Genf sowie zwischen Zürich und Olten Stellwerkstörungen zu beklagen. Am Sonntag kam es zu Einschränkungen zwischen Bern und Olten. Ein Zug blockierte die Strecke.

Sengende Hitze lässt Wälder brennen

Feuer in Spanien und Portugal

(ap) · Bei sengender Hitze sind auf der Iberischen Halbinsel erste Waldbrände ausgebrochen. In der spanischen Region Aragón im Nordosten mussten rund 1350 Anwohner aus fünf Dörfern vor einem Feuer in einem Pinienwald in Sicherheit gebracht werden, wie der Regionalpräsident Javier Lamban am Sonntag mitteilte. In der Nachbarregion Katalonien zerstörte ein Feuer 40 Kilometer nördlich der Metropole Barcelona zwei Häuser und Autos. Bei Aragón waren am Sonntag rund 500 Feuerwehrleute sowie Löschflugzeuge im Einsatz, um den Brand in einem hügeligen Gebiet rund 375 Kilometer nordöstlich von Madrid unter Kontrollen zu bekommen. Winde fachten die Flammen immer wieder an. Es bildete sich eine grosse schwarze Rauchwolke. In Spanien herrscht bereits seit Ende Juni erhöhte Waldbrandgefahr.

Die Temperaturen auf der Iberischen Halbinsel werden laut Vorhersagen auch in dieser Woche 40 Grad erreichen. In Portugal brannte ein Wald nahe Alcobertas nördlich von Lissabon. Es waren rund 100 Feuerwehrleute im Einsatz, um die seit Samstagabend wütenden Flammen zu bekämpfen.

Moment mal

Je suis irgendwer

Dass sich jeder auf Facebook interessanter macht, als er ist, ist nichts Neues. Jetzt geben sich alle auch interessiert. Politisch. Engagiert. Früher ging man dafür auf die Strasse oder beflaggte den Balkon. Heute gibts das bequemer: Man ändert sein Profilbild.

Statement Was bin ich engagiert!

Angefangen hat alles mit dem Anschlag auf die «Charlie Hebdo»-Redaktion. Wer seine Solidarität oder seine Empörung kundtun wollte, ersetzte seine Visage durch den Slogan «Je suis Charlie». Innert weniger Tage verkam die Empathie zum Klischee: Jeder machte es, die Wirkung, wenn es überhaupt mal eine gegeben hatte, verblasste.

Derzeit dominiert der Regenbogen. Seit das höchste amerikanische Gericht die Homo-Ehe in allen US-Staaten für zulässig erklärt hat, zeigt jeder Zweite seine Freude, indem er sein Profilbild mit dem Aufwand von zwei Klicks spektralfarbig filtert. Wir kommen ins Grübeln: Soll man mitmachen? Wie sieht man aus, wenn man es nicht tut? Wird da Haltung gegen Trendbewusstsein eingetauscht? Keine Frage: Die nächste Solidaritätswelle kommt bald. *Michael Feller*

App Tipp

Wen haben wir denn da? Im Internet wird «gefaceswappt», was das Zeug hält. «Face Swapping» bedeutet, dass auf Fotos Gesichter ausgetauscht werden – der Bräutigam also plötzlich die Braut ist, während unter dem Schleier der bärtige Angetraute steckt. Für diesen (kurzweiligen) Gag muss man nicht gleich das professionelle Bildbearbeitungsprogramm bemühen – Smartphone-Apps wie «iSwap Faces» sind die schnelle und günstige Alternative. Einfach ein Foto auswählen oder schiessen, die Gesichter markieren, die ausgetauscht werden sollen, und fertig. Besonders Mutige stellen das Resultat selbstredend online. *stc*

«iSwap Faces»: für iPhone, 2 Franken, 15,1 MB.

Verwirrspiel in Weiss und Rot

OPER Eine weisse Zeltstadt, reduzierte barocke Elemente und jede Menge Lichterfarben lassen den «Barbiere di Siviglia» in Avenches als modernes Märchen erahnen. Freuen kann man sich bei Rossinis Meisterwerk auch auf ausgezeichnete Stimmen.

«Il Barbiere» in Rot: Im römischen Rund von Avenches gehen die Wogen dieses Jahr hoch. *Bild: zvg*

Andalusien ist nah. Bei der Anreise ans Festival Avenches Opéra versichert die Wetter-App 35 Grad. Heisser könnten die Voraussetzungen nicht sein für Gioacchino Rossinis «Il Barbiere di Siviglia» im römischen Amphitheater in der Waadt. Die Tickets für die Premiere letzten Samstag gingen weg wie warme Weggli. Siebzehn Jahre ist es her, dass Rossinis Opera buffa – 1816 in Rom uraufgeführt – in Avenches erstmals entzückte. Im Gegensatz zu damals können die Opernmacher unter Direktor Michel Francey alle Vorstellungen durchführen. Sollte Petrus kneifen, weicht die Produktion ins nahe gelegene Nationale Reitsportzentrum aus (wir berichteten). Dass der freie Sternenhimmel auch nach zwanzig Festivaljahren Publikumsmagnet bleibt, ist klar.

Dezent eingesetzte Effekte

Die Frage lautet: Welche Werke sollen in Zukunft locken? Und wie frech setzt man diese künstlerisch um? Opernregisseur Marco Carniti, der vor zwei Jahren Verdis «Nabucco» mit einer monströsen Videoinstallation überfrachtete, lässt beim «Barbiere» üppiges Kostümfest und nervösen Digitalregen aussen vor. Der Barock im Stück ist schlicht und vornehmlich in Weiss gehalten. Auf Kontraste zur ebenfalls weissen Zeltstadt verzichtet der Italiener ebenso, spielt dafür geschickt mit Lichteffekten und setzt rote Akzente bei Kostümen und Perücken.

Auf Videoprojektionen mag Carniti nicht verzichten, sie kommen diesmal aber gezielt und dezent zum Einsatz. Die zeltähnlichen Häuschen, ein transparentes «Pfahlbauerdorf» auf Rollen, ist eine verschiebbare Mehrzweckinstallation für das possenhaft-amouröse Verwirrspiel, dem nur der wendige Kuppelcoiffeur beikommen kann. Je nach Position der Planen tritt die Handlung als neckisches Schattentheater in Erscheinung, in der 180-Grad-Drehung der einzelnen Module gewährt eine Art Wanderbühne voyeuristische Einblicke.

Schnippschnäppischer Figaro

Der schillernde Einzug ins Geschehen vom Star-Figaro ist exemplarisch für eine Gesellschaft, die fieberhaft nach Likes giert. Sein Viergespann ist mit Riesenscheren verziert und wird von gestandenen Mannsbildern mit Pferdeschwanz und goldener Irokesenfrisur gezogen. Der eitle Scherenmeister erinnert mit seinem schnippschnäppischen Gebaren an die Attitüden von Modezar Harald Glööckler und erweist sich für den rumänischen Bariton George Petean als Paraderolle. Die gezielt gesetzte Komik verfehlt ihre Wirkung nicht, weil Carnitis Konzept von Reduktion und Illumination diesen neckischen Spielraum erlaubt und die zarte Poesie im burlesken Libretto von Cesare Sterbini nicht erstickt wird.

Der künstlerische Direktor Eric Vigié hat es geschafft, für das musikalische Feuerwerk Rossinis starke Stimmen zu verpflichten. Eine lebendige Personenführung und die Spielfreude der Protagonisten tragen dazu bei, dass der Abend zum Ereignis wird. Der chinesische Tenor Yijie Shi als Graf Almaviva betört mit einem facettenreichen, klaren Tenor. Die Kroatin Lana Kos, Gattin von Starregisseur Giancarlo del Monaco, meistert die kapriziösen Koloraturen der Rosina mit Bravour und bleibt in den Tiefen souverän. Für beide Interpreten war es das Rollendebüt. Die Ouvertüre noch zaghaft intonierend, steigert sich das Freiburger Kammerorchester unter der Leitung von Nir Kabaretti schnell und hat den brillanten Belcanto-Klassiker während zweieinhalb Stunden gut im Griff. Der rossinische «viaggio a Avenches» zum «Barbiere» ist die Reise wert! *Peter Wäch*

«Il Barbiere di Siviglia»: bis 17. 7., jeweils 21.30 Uhr. www.avenchesopera.ch

ANZEIGE

Zauber im Mondschein

Rossinis «Barbiere di Siviglia» holt Andalusien nach der «Carmen»-Inszenierung von 2014 zurück nach Avenches. Die Premiere in der Freiluftarena vom Samstag war ein magischer Opernabend.

Peter König
Avenches

Man hatte keinen Aufwand gescheut, sogar ein wochenlanges Hitzehoch hatten die Veranstalter bestellt, um das Römertheater von Avenches authentisch aufzuheizen. Man durfte sich füglich in Andalusien wähnen, auch wenn der Glutofen gegen Abend nachliess. Für den Fall eines Hitzegewitters war vorgesorgt, doch der Ersatzspielort in der Pferdesporthalle Iena musste nicht in Anspruch genommen werden. Vergessen die Regennächte früherer Jahre, die Vorstellungen hatten platzen und Tausende frieren liessen; an der «Barbier»-Premiere fror niemand. Neben Sevilla gab es leider noch einen anderen Bezug zu «Carmen» von 2014: Franck Ferrari, damals der Escamillo, ist soeben mit nur 52 Jahren verstorben – ihm widmete das Festival die Premiere.

Beaumarchais' Komödie «Le Barbier de Séville ou la Précaution inutile» wurde 1775 uraufgeführt, 17 Jahre vor Gioachino Rossinis Geburt. Bei der Premiere von dessen gleichnamiger Oper 1816 war Beaumarchais schon 17 Jahre tot, er erlebte weder Rossinis anfänglichen Miss- noch späteren Welterfolg. Erfolg ja, aber in der Arena?

Lana Kos als Rosina setzte sich mit dem Evergreen «Una Voce poco fa» perfekt in Szene. Foto: Marc-André Guex

Kammerspiel in Gross

Emmanuelle Favres Dekors sahen zu Beginn noch recht öde aus: Graue, stilisierte Häuser auf Stelzen standen herum, als sollte ein Grossmodell die Wohnweise der Pfahlbauer erklären. Doch wie so oft änderte sich das mit einbrechender Dunkelheit rasch. Das Leitungsteam ist das gleiche wie beim «Nabucco» vor zwei Jahren. Dort wurde der Videoeinsatz übertrieben; nun war Francesco Scandale gemässigter – und origineller. So kreiste während Basilios Verleumdungsarie das leicht abgewandelte Logo eines Internetkonzerns auf der Turmfassade, das Ensemble-Wirrwarr im zweiten Akt illustrierte ein filigranes Uhrwerk. Auch riesige Regentropfen durften nicht fehlen, denn, welche Ironie, im Stück gibt es ja ein Gewitter. Grossen Anteil am Zauber hatten die nun farbig illuminierten Häuser, die wie grosse Laternen wirken.

Regisseur Marco Carniti weiss: In der Arena funktioniert ein Kammerspiel nur unter Zuhilfenahme von Vergrösserung, Vervielfachung und Choreografie. Er hatte hundert Einfälle: Figaros Kutsche im Design riesiger Scheren, Rad fahrende Choristen, eine Rotkreuzsänfte für den angeblich kranken Basilio.

Die Blässe der Dienerfiguren liegt am Stück und ist weder Carine Séchaye (Berta, mit achtbarer Arie) noch Yaël Rion (Ambrogio) anzulasten. Sie werden jedoch nicht lustiger durch die bemühte Dauerbeschäftigung mit nutzlosen Verrichtungen. Dafür muss man auf die Glanzidee, die drei Dutzend von Almavivas angeheuerten Minnesänger mit Geigen auszustatten, erst mal kommen. Und es gibt viel Action ohne billigen Klamauk. Solisten und Chorleute werden geführt, nicht nur hingestellt. Es durfte viel gelacht werden: So kurz wie diese drei Stunden kam einem keine Premiere in Avenches vor.

Zum Lachen verlockte auch das Ensemble. Die gute Laune beim Umkleiden auf offener Szene – schrill und bunt Amélie Reymonds Kostüme – steckte das Publikum gleich mit an. Rossini hat allen Hauptfiguren dankbare Auftrittsszenen beschert, sogenannte Kavatinen, als wohl berühmteste Figaros «Largo al factotum». George Petean, ein Komödiant reinsten Wassers, singt sich in die Herzen aller. Mit Rosinas Evergreen «Una Voce poco fa» setzt sich Lana Kos perfekt in Szene, kapriziös und grazil. Stimmtechnisch ohne Probleme neigt sie zu Verhärtungen und ihre Höhe zu Schärfen.

Rossinis luftige Leichtigkeit

Von solchen gänzlich frei sind die Spitzentöne des chinesischen Tenors Yijie Shi, einem wahren Akrobaten des hohen C. Sein Rollendebüt als Almaviva fällt triumphal aus. Als Figur muss man den Bartolo nicht liebhaben, aber der stimmgewaltige und urkomische Miguel Sola verleiht ihm sogar sympathische Züge, sein Falsett und andere Einlagen finden grossen Anklang. Ruben Amorettis Basilio ist nicht nur schwarz kostümiert, sondern auch stimmlich von rabenhafter Schwärze bis in tiefste Lagen.

Bewährt die Kräfte im Graben: Dirigent Nir Kabaretti gibt der Partitur jene luftige Leichtigkeit, die Rossini auszeichnet. Das Freiburger Kammerorchester musiziert vortrefflich ausbalanciert; als kurz vor der Pause ein brummender Lautsprecher stört, wird unbeirrt durchgespielt. Der Lausanner Opernchor von Pascal Mayer agiert munter und singt klangschön und homogen.

So verging dieser Rossini-Abend im Flug, man darf mit Figaro von einem «Barbiere di Qualità» sprechen. Damit ist das Festival von Avenches dort, wo es hin will: endlich wieder einmal begünstigt vom Wetter und erfolgreich mit einer kühnen Werkwahl und einem Ensemble erster Güte. Als sich kurz vor Mitternacht der noch fast volle Sommermond unwirklich gross über die Arena schob, war der Zauber vollkommen. Ein solcher Opernabend ist magisch, und hoffentlich werden weitere folgen: Nächstes Jahr geht die Reise nach Japan, man spielt Puccinis «Madama Butterfly».

www.avenchesopera.ch

Der Gastrokritiker und seine Frau

Wolfram Siebeck lässt die Köche zittern. Seine Frau hat nun ein Buch über ihre gemeinsamen kulinarischen Abenteuer verfasst.

Daniel Böniger

Da erwartet man schon einiges, wenn Barbara Siebeck, die Gattin des bekanntesten Gastrokritikers Deutschlands, ein Buch veröffentlicht. Erst recht, wenn es den Untertitel «Unterwegs mit ihm» trägt. Und noch mehr, wenn man weiss, dass Barbara und Wolfram Siebeck, seit sie sich kennen, nie länger als drei Tage am Stück voneinander getrennt waren. Und ja, teilweise werden diese Erwartungen auch eingelöst: wenn wir etwa aus nächster Nähe erfahren, dass der Beruf des Restauranttesters gar nicht immer nur Kuchenessen ist. Gleich in mehreren Passagen lesen wir über schreckliche Übelkeit, Kopfschmerzen nach ausladendem Weingenuss, Grippe. Und natürlich taucht die unvermeidbare Muschelvergiftung auf, eingefangen – wo sonst? – in Venedig: «Wer nie eine schlechte Auster erwischt hat, weiss nicht, was wirkliche Höllenqualen sind.»

Ebenso amüsant zu lesen ist, wie die Siebecks einmal in Nizza von einer räuberischen Motorradgang «wie von einem Schwarm Hornissen» ins Visier genommen und erst von einem mutigen Garagisten, der beherzt zur Eisenstange greift, gerettet werden. Oder wie der Gastrokritiker in der Schweiz jeweils zum Wanderer mutiert, seltsamerweise offenbar: «Ist doch kein Geheimnis, dass er zwar einen Fuss vor den anderen setzen kann, aber das niemals, um einen längeren Spaziergang zu machen.» Das ist munter und bringt in wenigen Worten vieles auf den Punkt.

Essen im Rampenlicht

Doch manchmal hätte man als Leser gerne mehr erfahren: etwa wenn «die Siebeck» – so übrigens der Titel des kleinen Büchleins – antönt, dass sie schon die schärfsten Anmachen, die übelsten Streitereien, gar geäusserte Kinderwünsche an den Nebentischen belauschen konnte. Doch schreibt sie: «Keine Sorge, ich behalte eure Dialoge für mich.» Warum nur?

Man hätte gern öfter die Fliege an der Wand gespielt, mehr Geheimnisse erfahren, mehr Intimitäten, Blicke hinter die Kulissen, ja, Text generell gehabt. Dafür hätte man vielleicht auf einige der vielen Polaroids von Frau Siebeck verzichtet: Schnappschüsse von Hotelzimmern, streunenden Hunden, seltsamen Hausfassaden. Und natürlich ist immer wieder der Herr Gatte vor die Linse geraten, meist am Tisch sitzend, vor einem Teller, das Gesicht fast immer abgeschnitten. Offenbar trägt «der Siebeck» stets eine orange Weste, Strohhut, pompöse Schals oder knallrote Socken. Die Erkenntnis daraus? Ein unauffälliger Testesser, wie man vielleicht meinen könnte, ist Wolfram Siebeck beileibe nicht. Er sucht und mag das Rampenlicht. Ihm wird darum das Büchlein am allermeisten gefallen.

Barbara Siebeck
Die Siebeck – Unterwegs mit ihm.

Rombach Edition, Winden im Elztal 2015.
141 S., ca. 33 Fr.

Nachrichten

Kunst

Neues Museum in Zürich wird über Spenden finanziert

Die Digital Arts Association konnte mit ihrer Kickstarterkampagne in kurzer Zeit über 100 000 Dollar sammeln und wird somit in Zürich das Museum of Digital Arts (MuDA) realisieren. Die bisher erfolgreichste Schweizer Schwarmfinanzierung einer kulturellen Initiative startete am 9. Juni. *(TA)*

Klassik

Abendland-Preis an Organist und Dirigent Rudolf Lutz

Der diesjährige Preis der in Zürich ansässigen Stiftung für Abendländische Ethik und Kultur über 50 000 Franken geht an den 1951 geborenen Rudolf Lutz. Er wird für sein Lebenswerk als Musiker, Musikpädagoge und besonders für das Projekt der Bach-Stiftung ausgezeichnet, das unter seiner Leitung sämtliche Bach-Kantaten in Originalbesetzung zur Aufführung bringt. Die Preisverleihung findet am 12. September im Fraumünster statt. *(TA)*

Literatur

Kasseler Literaturpreis für grotesken Humor an Wolf Haas

Der mit 10 000 Euro dotierte Preis geht 2016 an den österreichischen Autor Wolf Haas. Der 1960 geborene Wiener wird für seine hochkomische Erzählkunst geehrt. Dafür stünden laut Jury neben aufregenden Romanexperimenten besonders die bekannten Brenner-Krimis. *(TA)*

Hirnflimmern

Klug konfus: Der Spielfilm «Polder» von Samuel Schwarz, dem Zürcher Theater- und Filmemacher, wird heute am Nifff-Festival in Neuenburg gezeigt.

Pascal Blum

Der Avatar hängt. Skandal im Zwischenspeicher! Da, er steht wieder, der Entwickler hebelt in der Schaltzentrale des Simulakrums, und nun läuft die Engine, und die Heldin bahnt sich ihren Weg zum Showdown. Aber sind ihre Handlungen auch psychologisch schön begründet? Es ist doch immerhin emotional überzeugend, nicht? Und überhaupt: So wie da die Bosse des Game-Superkonzerns Neuroo-X über ihre virtuellen Figuren reden, so ähnlich muss es an den Tischen der Schweizer Fördergremien zugehen, denen die Regisseure Samuel Schwarz und Julian M. Grünthal mit ihrem «Polder»-Film bös eins auswischen. Sie hatten nicht die besten Erfahrungen gemacht; der Berner Förderstelle etwa fehlte der lokale Bezug der Geschichte, und jetzt spielt «Polder» halt im imaginären Schweizer Mythenland.

Aber die Mythen, die sind düster pervertiert: Das Alpenheidi Ryuko (Nina Fog) ist eine japanische Rächerin, ihr Sohn Walterli hat sich etwas zu fest ins Virtual-Reality-Game eingestöpselt, und deshalb muss Ryuko jetzt seine Datenumgebung nachbauen, um ihn aus dem Simulationsstrudel zu retten.

Meta? Beta. Oder: die neueste Entwicklungsstufe eines «transmedialen» Projekts namens «Der Polder», das bereits ein mit Smartphones aufgerüstetes Mitmachtheater war respektive, so nennt man es richtig, ein «Alternate-Reality-Spiel». Also eine lokale Führung mit Schauspielern und GPS-App, bei der man Rätsel lösen musste und die Motive einer schon weit in den Irrsinn hineinlappenden Digitaltechnologie bereits verhandelt wurden. Was heute im Wettbewerb des Neuchâtel International Fantastic Film Festival (Nifff) Premiere hat, ist aber einfach: ein Film. Und ein lustiger und intelligent konfuser dazu!

Das Gelächter fürs System

Mit «Mary & Johnny» haben Schwarz und Grünthal ja schon einmal schrill in eine bereits schrille Wirklichkeit hineingespielt. Ein Liebespaar ging da in der Rauschnacht des Züri-Fäscht auseinander; im «Polder» allerdings erwartet uns ein weit stilisierteres – und kolorierteres – Reflexionsflimmern über Bewusstseinskopien, magische Kreise, Offline-Sehnsüchte und das miserable Japanisch von Philippe Graber.

Es treten Bösewichte auf in Gestalt von Programmierern, die keinen Unterschied mehr zwischen Realität und Simulation machen, weil sie unsere innersten Wünsche sowieso perfekt nachcodieren können. Ihr Game allerdings führt dazu, dass Test-User für immer darin verschwinden, weshalb man eben doch einen Unterschied machen und mit dem kapitalistischen Virtualitätsgerümpel einmal aufräumen muss.

Der Konzern träumt hier davon, die Massen von den Sofas zu holen, um sie in die Matrix einer errechneten Realität einzuklinken – und zielte das theatrale «Polder»-Projekt von 400asa-Mann Samuel Schwarz nicht auch darauf ab, die voneinander abgekapselten Zuschauer gemeinsam ins Durcheinander des Draussen zu werfen?

Dass der User bei einer Filmvorführung jedenfalls nicht viel tun muss, ist eine Pointe dieses plattformhüpfenden Kunstprojekts, die den Machern nicht entgangen sein kann. In «Polder» machen wir deshalb alle zusammen Hirnfitness dank vielfach eingezogenen Reflexionsebenen über unser eingeloggtes Leben und die Falschheit eines echt wirkenden Idylls. Alles so irreal, und wer hats erfunden? David Cronenberg und ein wenig auch Christopher Nolan mit «Inception». Aber das sind natürlich auch nur «immersierte Versionen» in den Bahnen eines totalitären Weltdatenprogramms. Es regiert uns weiterhin, aber eins können wir noch tun, wie der «Polder» weiss: Jetzt lachen wir alle mal systemaffirmativ.

Premiere heute um 17.45 Uhr am Nifff in Neuenburg, Filmstart im Frühling.

Das Gedicht

Nesselblüte

Der kleine Gartenpavillon
Verlor Fenster und Türen.
Die Schwalben fliegen hindurch
Als wäre er nicht mehr vorhanden
Fledermäuse verschlafen das Leben
Kopfunter im First.
Es stecken Sensen und Forken im Sand
Des aufgelösten zerkrümelten Estrichs.

Sarah Kirsch: Erdreich (1982). Werke in fünf Bänden. DVA.